

JOURNAL HELVÉTIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIÈCES FUGITIVES DE LITTÉRATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

A V R I L 1760.



NEUCHÂTEL,

MDCCLX.



JOURNAL

HELVETIQUE.

A V R I L 1760.



É S S A I

Sur ces paroles, tirées du Livre des Psaumes :

L'ÉTERNEL REGNE.

 **M**  ON dessein n'est pas de traiter dans toute son étendue un sujet si grand & si sublime. Je me bornerai à quelques réflexions. La première qui se présente, c'est que rien n'élève plus l'ame que l'étude de la religion, & en particulier des perfections de l'Être suprême. On ne peut les méditer sans participer, en quelque sorte, à leur grandeur, & quoique l'esprit humain sente bientôt sa foiblesse & ses bornes, en considérant un Être qui n'en a point; cependant, on trouve une sorte de dignité & de noblesse à reconoitre son néant, en présence

de l'Eternel, de l'Etre infini & tout puissant : *Mon nom sera grand entre les nations, & tous les peuples de la terre se prosterneront devant moi, a dit l'Eternel des armées.*

L'Eternel règne. Quoi de plus propre à nous inspirer du respect, de l'amour, & de la reconnoissance. Nous avons pour maitre & pour roi celui qui comande à toute la nature, que l'univers ne peut contenir, & qui est avant le tems * ; *celui qui est, qui n'a eù qu'à parler & à dire, que la lumière soit & la lumière fut, celui qui a tiré toutes les créatures, soit inanimées, soit intelligentes, du sein du néant, qui les conserve, & les nourrit toutes avec abondance. Il ouvre sa main & elles sont rassasiées à souhait. Ses œuvres sont grandes & magnifiques, qui les peut compter ? Rien ne lui est impossible. Seigneur Eternel tu as fait le ciel & la terre par ta grande puissance, & par ton bras étendu. L'Eternel règne : Et quel est le monarque le plus despotique*

* L'empire de Dieu sur toutes les créatures est fondé sur les titres & les droits les plus légitimes : Il en est le créateur ; il les conserve & les protège ; il leur a doné des loix, & le pouvoir de les pratiquer ; il a la puissance de punir ceux qui les violent & de récompenser magnifiquement ceux qui les observent ; il nous comble de biens dans cette vie, & nous en promet de plus grands dans la vie à venir.

qui règne avec plus d'éclat; le pouvoir de tous les Rois de la terre est passager & fort limité, mais celui de Dieu est éternel. Sa volonté est absolue, rien ne peut lui résister, & tout obéit. Il récompense les bons, & réprime les complots des méchans.

L'écriture sainte représente par tout Dieu come le dominateur du monde & le souverain des homes; come celui qui a fondé le ciel & la terre, & à qui toutes les créatures sont soumises. *Où étois-tu*, dit-il dans le livre de JOB, *lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens, lorsque les astres du matin me loioient d'un comun accord. Sachés en ce jour, & imprimés cette pensée dans vos cœurs, que l'Eternel est Dieu, & en haut dans le ciel, & en bas sur la terre. C'est toi Seigneur qui a fondé la terre au comencement, & les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu subsistes toujours, car tu es l'Eternel. Avant que les montagnes fussent nées, & que la terre & l'univers eussent été formés, même d'éternité en éternité tu es le Dieu fort. Rien ne peut lui résister. L'idole de Dagon tombe en présence de l'arche de l'Eternel.*

C'est lui qui a retiré Israél hors d'Egipte, à main forte, & à bras étendus. A sa voix, la mer a reculé, suspendu & entassé ses flots pour leur ouvrir un passage, & les vagues, en rentrant dans leur lit, ont submergé &

englouti les énemis qui les poursuivoient. Il a dit au soleil de s'arrêter * pour éclairer la victoire de son peuple, & cet astre docile aux loix de son maître, a retardé son cours. La terre ouvre ses entrailles, pour ensevelir & précipiter dans son sein ceux qui refusent d'obéir à l'Être suprême. C'est ainsi que tous les élémens lui sont soumis, & qu'il fait des vents ses messagers, & des flammes de ses ministres.

Come son pouvoir est sans bornes & que rien ne peut lui résister, il pourroit tromper impunément les homes, ou les détruire & les anéantir d'un soufle de sa bouche; mais il est le meilleur & le plus sage de tous les Êtres, come il est le plus puissant. Sans réduire les homes en servitude & les mettre aux fers, il les gouverne come des êtres libres & intelligens par les attraits de la vérité & de la justice.

Il n'a pas créé les homes, pour les rendre malheureux; il tient tout ce qu'il promet. *Je suis l'Eternel, je ne change point. Il n'est*

* Je sai que ce miracle n'est pas conforme aux règles & aux découvertes de l'astronomie moderne, mais pour nous rendre soumis & fidèle, il importe peu que ce soit le soleil qui tourne au tour de la terre ou la terre autour du soleil. L'écriture sainte parle le langage du peuple, pour le mieux instruire; elle n'a pas attendu les observations de COPERNIC.

pas homme pour mentir , ni fils de l'homme pour se repentir. L'homme trompe souvent , soit parce qu'il se trompe quelquefois lui-même , en promettant au delà de ses forces , soit par caprice , par intérêt ou par malice ; mais les perfections de l'Être suprême nous rassurent pleinement. Sa bonté s'élève jusques aux nues , & sa justice est un grand abîme. Tous les trésors de la terre sont en sa main ; il conoit nos besoins mieux que nous mêmes. S'il règne c'est pour nous faire du bien ; ses loix ont toutes pour but la conservation de l'ordre & notre félicité ; ses comandemens sont des bienfaits. Celui qui juge toute la terre , ne jugeroit il pas justement ? Prépare toi à la rencontre de ton Dieu , ô Israel ! car voici celui qui a formé les montagnes , & qui a créé le vent , & qui a déclaré à l'homme quelle est sa pensée , qui fait l'aurore & l'obscurcit , & qui marche sur les hauts lieux. L'Eternel est son nom. O Eternel tes œuvres sont en grand nombre , & tu les as toutes faites avec sagesse.

Tous les atributs de Dieu , toutes les rélations sous lesquelles il se présente à nous , concourent à le faire craindre & aimer : C'est le puissant de Jacob , le Dieu d'Israel ; le Dieu tout puissant qui bénit des bénédictions du ciel en haut , & de la terre en bas. Et Dieu dit à MOYSE , Je suis celui qui suis. Tu diras aux enfans d'Israel , celui qui s'apelle , je suis

celui qui suis, m'a envoyé vers vous. Toute la terre appartient à l'Eternel, & il domine sur toutes les nations.*

Il y a dans ces paroles une grandeur & un sublime auxquels les pensées & les expressions des hommes ne peuvent atteindre. Le langage de Dieu est bien au dessus de notre foible intelligence; ainsi que les biens qu'il nous promet sont fort au dessus des richesses & des dignités de la terre. Dieu règne sur les esprits en les éclairant par sa lumière; il règne sur les cœurs en domtant nos passions, par l'espoir d'une heureuse éternité.

Et voilà le solide fondement des plus magnifiques espérances, la base de nôtre repos & de nôtre confiance. *L'Eternel est ma lumière & ma délivrance, de qui aurois-je frayeur? Quand tout un Camp se camperoit contre moi, mon cœur ne craindroit point †.*

* Dieu étoit véritablement le Roi du peuple hébreux; il le gouvernoit par ses prophètes; mais il n'est pas moins le souverain de toutes les nations; l'autorité des princes dérive de lui, ils n'en sont que de simples dépositaires; ils sont ses ministres, pour rendre les peuples heureux. Il a aussi confié le sceau de son autorité à plusieurs prophètes & en particulier à J. C. Le pouvoir de faire des miracles & des prodiges étoit come une lettre de créance pour les faire reconoitre.

† Les décrets de l'Être suprême ne sont pas un obstacle à ses desseins, quoi qu'il y soit lui même sou-

Si Dieu a soin des créatures inanimées, s'il n'a qu'à ouvrir sa main, pour subvenir à leur subsistance, & les rassasier à souhait, ne protégeroit-il pas des êtres libres & intelligens, qui lui présentent humblement leur adoration & leurs hommages? Il est nôtre Roi, & nous sommes ses sujets. Voudroit-il nous perdre, lui qui peut nous défendre contre tous nos ennemis? Et n'avons nous pas des preuves évidentes de son pouvoir & de sa bonté? S'il a protégé les enfans d'Israël, son bras s'est-il racourci à nôtre égard? N'a-t-il pas versé sur nous à pleines mains ses grâces & ses bienfaits? Ne semble-t-il pas avoir déclaré à haute voix, que nous sommes son peuple, & qu'il est nôtre souverain; que nous sommes son troupeau & qu'il est nôtre berger. Il nous conduit dans de gras pâturages, il nous nourrit de la manne céleste, il éloigne de nous les bêtes féroces qui voudroient & pouroient nous dévorer. Il maintient nôtre repos, au milieu du bruit de la guerre; nos arts, nôtre comerce, les sciences, fleurissent & prospèrent dans le sein d'une douce & constante paix. La liberté régne dans nos

mis, puisque ses décrets ne renferment que l'exécution de sa volonté toute puissante, & les exceptions même à ses loix primitives & générales, comme sont les miracles, qu'il a prévus, comme un moyen de rétablir l'ordre, soit moral, soit physique.

murs, sous un gouvernement sage & modéré, mais sur tout, la liberté spirituelle, dont nous ne sentons peut-être pas tout le prix, est nôtre partage, & come nôtre dot. Bien précieux, puisse-tu ne nous être jamais enlevé ! Puisse-tu bannir à jamais l'erreur & la superstition ! Puissent tous les peuples de la terre conoitre & aimer la vérité & la justice & ne reconoitre que Dieu seul, pour souverain de leur conscience, & l'arbitre de ses décisions.

Les Souverains de la terre n'ont qu'un pouvoir fragile, passager, quelquefois injuste & tirannique. *A Dieu seul appartient le règne, la puissance & la gloire, au siècle des siècles.*

Quels sont les sentimens que la persuasion de cette importante & sublime vérité doit nous inspirer ? Un profond respect pour l'Être suprême, une sincère reconnoissance pour tous ses bienfaits, & une parfaite confiance en sa bonté & en sa puissance. Que l'homme paroît foible & petit devant Dieu, il rampe dans la poussière; la chute d'une feuille l'ébranle, & il trébuche à la rencontre d'un grain de sable. Son ame n'a pas plus de force que son corps; il succombe à la moindre tentation, le plus petit révers l'acable, & la plus légère douleur, l'attriste & le tourmente. Il semble n'avoir de sentiment que pour sentir ses pertes, sans considérer le nombre & la

grandeur des biens dont il jouit encore, & sans remonter à la source de ces précieux avantages, c'est-à-dire au Créateur qui les lui procure, & qui les conserve. Son ingratitude semble acuser le ciel d'avarice & de cruauté, dans le tems même qu'il le comble de ses graces & qu'il lui prodigue ses bienfaits; parce qu'il ne possède pas tout, il croit ne jouir de rien. Il ne jouit de rien en éfet, parce qu'il ne sent pas le prix de ce qu'il a, dans la crainte chimérique de le perdre, ou de le diminuer. Il laisse échaper le présent, & ne découvre dans l'avenir qu'une noire perspective de maux, que son imagination enfante, ou qu'elle grossit. S'il n'y a au dessus de l'homme aucun Être qui le protège, il est le jouet de tous les vents; il est exposé sans cesse à l'orage. L'homme est enfin la plus misérable de toutes les créatures.

Rien ne manifeste mieux nôtre peu de confiance en Dieu que nôtre conduite: Si nous étions bien convaincus qu'il gouverne toutes choses avec un pouvoir absolu, & qu'il a sans cesse les yeux sur les enfans des homes, nous serions tranquilles sur nôtre fort, lors même que le ciel seroit d'airain, & la terre de fer. Que tous les homes, que toute la nature soient conjurés contre moi; je ne craindrois rien. Un seul de tes regards, ô mon Dieu, est ma délivrance & ma vie.

Fais lever sur moi la clarté de ta face ; les ténébres s'évanouiront, & tout mes énemis seront dissipés. *La Paix sera l'ouvrage de la justice, & l'effet de la justice, sera le repos & l'assurance pour toujours.*

Mais pour s'assurer en l'Eternel, il faut faire ce qui est droit & pratiquer les coman demens. *Il t'a montré, ô home, ce qui est bon ; & qu'est ce que le Seigneur ton Dieu demande de toi, si ce n'est que tu agisses avec droiture & avec justice, que tu aimes la miséricorde, & que tu marches humblement avec ton Dieu.*

Nôtre vertu sera toujours défectueuse, imparfaite sur cette terre, mais nos efforts, quelques foibles qu'ils soient, seront récompensés par l'aprobation de la raison & de la conscience, & par une joie pure & durable. Ces efforts, s'ils ne nous procurent pas toutes les vertus, seront du moins une digue contre le torrent des vices, & un hommage à l'Etre suprême.

Come l'Eternel est le Roi & le maitre de tous les peuples, il les a aussi récompensés selon le degré de leurs vertus. S. AUGUSTIN a remarqué que celles des romains furent la cause de leurs succès & de leur prospérité. En effet, dès qu'ils comencèrent à se corrompre, leur empire tomba aussi en décadence. Sans même faire intervenir le bras du Tout-puissant, l'ordre naturel des choses

fait éclore les revers du sein du crime. L'ambition cruelle est purie par la révolte des sujets, & la licence par l'afreuse anarchie. Mais Dieu préside à tous les Événemens. Seigneur ! quand ta main est étendue les méchans ne veulent pas la voir, mais il la verront & feront couvert de confusion. Qui ne te craindroit Ô Roi des nations ! Ton trône est fondé sur la vérité & sur la justice, il ne fera point ébranlé.

L'Éternel pénètre dans le cœur des homes; leurs noirs complots, leurs mystères les plus secrets, n'échappent point à ses regards, *tout est nud & à découvert à ses yeux*; come il est le père de tous les homes, ils sont tous égaux en sa présence. Nulle distinction entre le pauvre & le riche, entre le grand & le petit. Tout s'abaisse & s'anéantit devant lui. Et que sont les plus grands monarques, les plus puissans potentats, comparés à l'Éternel ? Des insectes qui rampent dans la poussière. Les empires les plus étendus, ne sont qu'un point dans l'univers, & l'univers lui même n'est qu'un atome que le Dominateur des nations n'aperçoit qu'au travers l'immensité de ses conoissances.

Il est L'ÉTERNEL, c'est-à-dire, qu'il est indépendant & au dessus du tems; que les siècles s'entassent & se précipitent les uns sur les autres, il ne fixeront & ne borneront

jamais sa durée *. Que nôtre imagination étende à son gré les limites du passé & de l'avenir elle n'ateindra jamais ni à son origine, ni à sa fin. La durée successive des êtres, n'est qu'un point pour le Créateur; il a placé dans ce point la naissance, les révolutions, les progrès & la décadence des états. Il voit dans ce point la durée fugitive des corps, & celle des esprits, dont il perpétue l'existence à son gré. Il règne sur les intelligences célestes, come sur les foibles mortels. Mais leur durée ne dépend pas moins de lui, & il peut les anéantir d'un seul de ses regards. Il n'a qu'à retirer son souffle tout tombe, périt & rentre dans le néant. C'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre au commencement & les cieux sont l'ouvrage de tes mains: Ils périront, mais tu subsistes toujours; ils périront come un habit, mais pour toi tu es toujours le même & tes années ne finiront point.

Quelle absurdité d'oter à Dieu l'Éternité, pour la doner à la matière aveugle, insen-

* La pensée de l'éternité confond & absorbe notre imagination; c'est un abime où elle se perd; accumulés les jours & les nuits, les années & les siècles, vous n'en trouverés jamais le terme; il semble reculer & fuir à mesure qu'on en approche. C'est une ligne immense qui n'a ni commencement ni fin; semblable à l'immensité dont on ne peut trouver les limites.

sible, & impuissante, qui n'a par elle même aucune forme, aucunes qualités; qui n'a qu'une existence fragile & empruntée, & qui ne sauroit produire un seul être, si Dieu ne lui confie des germes, s'il n'ouvre son sein, & ne la rend féconde par les pluies qui l'arrosent, & le soleil qui l'échauffe, l'anime & développe les semences, que la main puissante de l'Être suprême a créées & répandues avec profusion sur sa surface.

La supposition de l'incrédule est si ridicule qu'elle ne mérite pas d'être réfutée sérieusement. La matière est nécessairement en repos, ou en mouvement. Si elle étoit originellement en repos, quel est le moteur qui la prive de son premier état, pour lui en donner un autre? Quel est le principe de son mouvement? Et si elle ne le possédoit point par elle même, qui a pû changer sa nature, qui a pû la régler; empêcher la confusion & le cahos qui en devoit naturellement résulter, & faire naître de cette agitation turbulente l'ordre & la plus belle harmonie?

S'il n'y a rien d'éternel, rien n'a pû exister. Il faut nécessairement un Être dont toutes choses tirent son origine*. Cet Être sage &

* Une succession infinie d'êtres dépendans, sans cause originale & indépendante, est une chose impossible; cependant il faut admettre nécessairement cette succession, ou conclure qu'il y a un Être indé-

puissant, c'est ce qu'on nomme DIEU. Les Païens eux-mêmes ont reconu cette vérité. Un de leurs philosophes a dit, que *Dieu est bon & heureux de sa nature, qu'il l'avoit toujours été, qu'il le seroit toujours, & ne cesseroit jamais de l'être.* Si la durée de l'Être suprême n'étoit que successive, elle seroit précaire & fragile; elle se trouveroit continuellement entre le passé & l'avenir; c'est-à-dire, entre deux néans, car le passé n'est plus, & l'avenir n'est pas encore. Pour le présent, on fait quelle est sa rapidité.

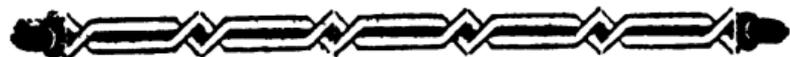
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

L'éternité est un abîme dont on ne peut découvrir le fond. Nôtre esprit se trouble & se perd, lorsqu'il veut le sonder & le pénétrer.

Réunissons à présent les divers traits éparés dans ce tableau. L'Éternel règne, par sa puissance, & par sa bonté, par ses chatimens & par ses bienfaits. Il règne sur toutes les créatures, soit intelligentes, soit insensibles. Il gouverne celles-ci par des loix générales & primitives, les autres par des règles d'équité qui font leur bonheur. Il règne sur la terre, dans l'univers, & dans le ciel. Il est éternel par sa nature, & peut doner l'immortalité à des créatures libres & intelligentes.

GENÈVE.

pendant & immuable, de qui toutes choses tirent leur origine. Celle des empires, des arts & des sciences prouvent encore cette vérité.



L E T T R E

*A Mr. M**, Ministre du S. Ev. sur la traduction en Vers de quelques passages choisis de l'Écriture sainte.*

M O N S I E U R ,

V O U S m'aviez exhorté, sachant que j'ai quelque goût pour la poésie, à mettre en vers les plus beaux passages de l'Écriture sainte : Cette invitation est digne d'une personne qui a autant d'amour pour la religion que vous en avez, & qui en conoit l'excellence & le prix ; je me serois rendu à des motifs si nobles & si vertueux, si je me sentoie les talens nécessaires pour l'exécution d'un projet aussi grand & aussi sublime, que personne ne pourroit mieux remplir que vous même.

Je sai, & heureusement je l'ai éprouvé, que rien n'est plus capable d'élever nôtre ame que l'étude & la méditation des perfections de l'Etre suprême, & des vérités importantes qu'il nous a révélées ; mais pour exprimer dignement des pensées & des sentimens aussi sublimes, il ne suffit pas d'avoir du zèle, il faudroit avoir l'esprit divin des

Prophètes, qui ont écrit avec tant de force & d'énergie. On ne peut rendre que d'une manière foible & défectueuse ce qu'ils ont annoncé si parfaitement. Notre langue même, quelque belle qu'elle soit, manque de termes & de tours, pour peindre fidèlement les images qu'on trouve avec abondance dans les écrivains sacrés. Son génie se prête difficilement à ces figures pathétiques & hardies qui leur étoient familières *, plus difficilement encore peut-elle se plier à cet enthousiasme, qui entraîne & subjugué l'ame, & qui lui faisant prendre un noble essor, nous empêche de pouvoir la suivre dans son vol, dont le sentiment de notre foiblesse & de notre néant nous fait mieux encore conoitre l'élévation.

Le langage des Prophètes est véritablement le langage de Dieu même, dont ils étoient les interprètes, mais nous ne pouvons le traduire que come des homes. La poësie même avec tous ses privilèges & tou-

* M. de VOLTAIRE, dans son avertissement de sa traduction en vers de l'Eclésiaste, fait une réflexion, qu'on peut apliquer à toutes les autres traductions de l'Écriture sainte. *Il n'est pas possible, dit-il, de pouvoir le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le stile oriental est trop différent du nôtre: Il néglige la méthode, il passe rapidement d'un objet à l'autre; il est fort au dessus des règles ordinaires.*

tes ses licences, demeure fort au dessous de l'original, lorsqu'elle fait ses efforts pour l'imiter, & pour y atteindre. Nous n'avons à cet égard rien de meilleur & de plus beau que les cantiques & les paraphrases de l'illustre Poëte ROUSSEAU. M. LE FRANC l'a suivi de fort près, dans la traduction qu'il a publiée de divers pseaumes. On trouve aussi dans les œuvres de Mrs. RAGINE, père & fils, des endroits du vieux & du nouveau Testament rendus très heureusement, & avec beaucoup d'éloquence*; mais ne le dissimulons point, ceux qui sont en état de lire ces mêmes passages dans l'original, trouvent la copie semblable à celle que de bons peintres d'ailleurs ont fait de quelques tableaux de MICHEL-ANGE & de RAPHAEL, où l'on trouve à peine quelques traits de ces grands maitres.

M. DALEMBERT, dans l'article de Genève, qu'il a inferé dans l'Encyclopédie, ne paroît pas content de la version françoise de nos

* On ne parle point de quelques autres traductions, qui ont leur prix. On loue celle que M. d'ARNAUD a fait de plusieurs chapitres des prophéties de JEREMIE. Il y a de grandes beautés dans celles de DANIEL & d'ESAYE. Que de sublime dans le livre de JOB!

pséaumes † ; mais ce sâvant illustre doit considérer combien le traducteur avoit d'obstacles à surmonter. Pour bien réussir il faut une grande intelligence de la langue hébraïque, de la langue & de la poésie françoises, qui ont leur règles différentes & leurs difficultés : La musique a aussi les siennes ; il faloit cependant les vaincre, pour ajuster la mesure des vers à celle des notes. Le traducteur, quelque habile qu'il fût, ne pouvoit pas se flater d'un succès entier & parfait, qu'on ne peut guères espérer de la prose même. Il a cependant réussi, jusqu'à un certain point. Le sens que présente nôtre version n'a rien d'obscur, ni de louche. Les pensées & les expressions ont de la noblesse ; si les règles austères de nôtre poésie ne sont pas toujours exactement observées, cependant les vers de nos pséaumes ne manquent ni de nombre ni d'harmonie. Notre musique a aussi la sienne, & les oreilles qui y sont acoutumées n'en font point blessées.

Il me semble, MONSIEUR, qu'il y a plus

* Voici mot à mot ce que dit sur ce sujet M. DAIFMERT ; on croit devoir rapporter ses propres paroles. *Le chant des Pséaumes est d'assés mauvais goût, (à Genève) & les Vers françois qu'on y chante plus mauvais encore.* On pourroit bien blâmer également les himnes latines & les litanies qu'on chante dans les Eglises Catholiques.

de plaisir à louer qu'à blâmer. Il en est des productions de l'esprit, come de leurs auteurs ; j'aime mieux leur trouver des vertus que des défauts. Je ne sai quel funeste plaisir trouvent certains critiques à ne relever que des fautes, sans faire aucune attention aux beautés ; come s'il n'y avoit pas autant de pénétration, de goût & de justesse, à apercevoir ce qui est bon, qu'à voir ce qui est mauvais. Il me semble que de tels critiques ressemblent à de vils insectes, qui ne se nourrissent que de fange & de limon.

M. DALEMBERT n'est pas de ce caractère : Il s'en faut bien. Quoi qu'il ne soit pas du sentiment de M. ROUSSEAU, à plusieurs égards, il lui replique & le réfute avec beaucoup de modération & de politesse*. Il sent tout l'éloignement, & toute l'horreur que doit inspirer à un honête-homme une critique

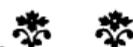
* J'ose dire que cette réponse de M. DALEMBERT est un chef-d'œuvre par la modération & le jugement. On me permettra de relever une remarque qui le mérite. M. ROUSSEAU avoit dit que la comédie, ou la tragédie ne corrigeoit personne. M. DALEMBERT lui répond, *Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ? Ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siècle, encore faut-il que le siècle soit bon. Sur cette réponse leur défendrez vous de prêcher & à nous de les entendre ?*

injuste & grossière; voici ce qu'il dit à ce sujet: *Si la satire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y repondant, on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproque: La vérité seroit connue, & personne ne seroit ofensé; car-s'est moins la vérité qui blesse, que la manière de la dire.* Réponse à M. R. p. 65.

Je vous avoue ma foiblesse, come tous les écrivains ne pensent pas aussi noblement que M. DALEMBERT, je crains de m'exposer à leur censure injurieuse; cette raison seule m'empêcheroit de me rendre à vôtre obligeante invitation, lors même que j'aurois plus de talens & de lumières; mais vous n'y perdrez rien; je recueillerai avec soin quelques morceaux de nos meilleurs Poetes, tirés de l'Écriture sainte, Come les vers s'apprennent aisément, les jeunes gens pourront en faire usage, pour orner leur esprit & leur mémoire. C'est dans ce but que les anciens philosophes & législateurs, mettoient en vers leurs règles & leurs maximes.

Je comenceraï ce petit recueil par quelques stances chrétiennes de M. l'Abé TESTU, qui m'ont paru bones. Quoique l'ordre ne soit pas absolument nécessaire dans cet ouvrage,

cependant, j'ai crû devoir comencer, par les principes de la religion naturelle; on viendra ensuite à la religion révélée. Par cette lecture, on pourra former le goût, l'esprit, & le cœur des jeunes gens.



Quand ma muse s'est occupée
 A chanter dans mes jeunes ans
 Des beautés sujettes au tems,
 Ah! que mon ame s'est trompée!
 C'est Dieu que je cherchois dans ces divers objets,
 On ne me verra plus pour d'indignes sujets,
 Invoquer le secours des filles de mémoire.
 Je destine ma voix à de plus saints concerts;
 Et ce n'est plus, Seigneur, qu'à vôtre seule gloire
 Que je veux consacrer mes vers.



Que je me plais dans ce désert sauvage,
 Que j'aime à m'égarer dans le fond de ce bois,
 Où, méditant sur les divines loix,
 Je m'affranchis du monde & de son esclavage!
 C'est dans ces lieux que loin du bruit,
 Je découvre l'épaisse nuit,
 Dont toute la terre est couverte:
 C'est delà que je vois les chemins dangereux
 Où marchent les pécheurs qui courent à leur perte
 Et qui pourroient m'entraîner avec eux.



L'étroit chemin de la justice
 A parù si pénible à nos sens révoltés
 Que malgré nos efforts ils nous ont emportés,
 Dans le large chemin de l'erreur & du vice.
 A suivre nos desirs, nous nous sommes lassés.
 Mais que nous reste-t-il de nos plaisirs passés ?
 A peine de nos noms garde-t on la mémoire ;
 Tout l'éclat des grandeurs n'est qu'un éclat trompeur,
 Et nôtre plus brillante gloire
 A passé come une vapeur.



Come on voit un vaisseau sur l'onde
 Fendre les eaux au gré du vent
 Et voguer sur cet élément,
 D'une vitesse sans seconde ;
 La vague qui s'entr'ouvre, & se ferme soudain
 Fait que les yeux tâchent en vain
 De trouver dans les flots cette invisible voie ;
 Ainsi dans un moment l'on a tout vû finir :
 Telle fut nôtre gloire & telle nôtre joie,
 Dont il ne reste pas le moindre souvenir.



Que ton erreur est ridicule
 Enemi de la vérité,
 Esclave de la vanité,

Qui te pique d'être incrédule !

A toutes les clartés qui te viennent des Cieux ,

Tu te plais de fermer les yeux.

Ton ame ne veut point sortir de la matière ;

Elle se borne toute aux choses d'ici bas ,

Mais quand tu toucheras à ton heure dernière

Oseras tu ne croire pas ?



Loin d'ici , prophanes mortels !

Vous dont la main impie a dressé des autels ,

A des Dieux impuissans que le crime a fait naître :

Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'univers ;

Cieux , enfer , terre , mer , c'est vôtre auguste maître ,

Que je vai chanter dans mes vers !



Il est ; & par lui seul tout être a pris naissance ,

Le néant existe à sa voix.

La nature & les tems agissent par ses Loix ;

Tout adore en tremblant sa suprême puissance ;

Invisible & présent , on le trouve en tous lieux ,

Il remplit la terre & les cieux :

Par lui tout se meut , tout respire.

Sa durée est l'éternité ,

Et les bornes de son empire

Sont celles de l'immensité.

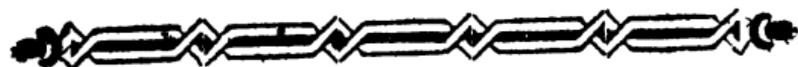




Par delà tous les Cieux , le Dieu des Cieux réside *
 C'est là que sont formés tous les esprits divers
 Qui remplissent les corps , & peuplent l'univers,
 Là font après la mort nos ames replongées ,
 De leur prison grossière à jamais dégagées ;
 Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son soufle a créés ..
 C'est cet Etre infini qu'on craint , & qu'on ignore.
 Sous des noms diférens , le monde entier l'adore.
 Du haut de l'empirée il entend nos clameurs ,
 Et regarde en pitié ce long amas d'erreurs ,
 Ces portraits infensés que l'humaine ignorance
 Fait avec piété de sa sagesse immense.

* On cite exprès ces vers de M. de VOLTAIRE ,
 parce que certains Auteurs ont affecté de le faire
 passer pour incrédule. Il seroit facheux, même pour
 la religion, qu'un si beau génie fût du nombre de
 ces petits esprits , qui n'en médifent que parce qu'ils
 l'ignorent , ou la conoissent mal.





E S S A I

Sur ce sujet proposé par l'Académie de BESANÇON pour le prix de l'an 1760.

La candeur & la franchise sont comunement plus utiles, dans le maniemment des affaires, que la ruse & la dissimulation.

J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plait d'autant plus que plus il se découvre,

BOILEAU.

ON ne peut trop recomander la candeur & la franchise, qui sont les liens de la société, & inspirer trop d'horreur pour la ruse & la dissimulation, qui en rompent les nœuds. Quelle confiance peut-on avoir dans un homme, qui pense toute autre chose que ce qu'il dit †, pour un fourbe qui tend sans cesse des

† C'est manquer de candeur & de bone-foi, que d'éluder sa promesse par des détours & des subterfuges. Un home aiant fait une pasquinade amère contre le Pape SIXTE V, il promit une grosse récompense à celui qui en étoit l'auteur; donant sa parole à l'auteur lui même, qu'il ne le feroit point mourir, s'il se déclaroit volontaiement. L'auteur eut l'imprudence de se montrer. Le Pape lui donna la récompense promise; mais il lui fit couper la langue & les mains.

piéges à son prochain , qui sacrifie la probité à son intérêt , ou à son ambition , qui tâche de gagner par la fraude & par l'artifice ce qu'il ne peut obtenir par des moyens légitimes ; qui ne va à son but que par des sentiers obscurs & détournés , semblable à ces oiseaux nocturnes , qui ne cherchent & ne dévorent leur proie que dans les ténèbres.

Tels étoient l'Empereur TIBERE , les Rois LOUIS XI & FERDINAND d'Arragon , qui ne se faisoient aucun scrupule de violer les traités les plus solennels & les plus sacrés , & dont la perfidie étoit presque passée en proverbe , come la bone foi des Suisses , dont on disoit que le cœur étoit aussi pur que la langue & que leur parole valoit un traité.

L'art le plus innocent tient de la perfidie,

TIBERE même , tout dissimulé qu'il étoit , ne pût s'empêcher de sentir une forte d'horreur à la proposition qu'on lui fit d'empoisonner ARMINIUS , l'énemi le plus redoutable qu'eussent alors les Romains. *Non* , répondit-il , *je ne puis consentir à un moien aussi infame ; le peuple romain a acoutumé de se venger les armes à la main & ouvertement , non par trahison & en cachette.*

Il y a fort aparence que l'Académie de Besançon , dans le sujet que j'examine & que je

traiterai brièvement , entend par ces termes *le maniement des affaires* , le maniement des affaires publiques; quoi qu'il ne soit pas moins certain que la *candeur* & la *franchise* sont également plus utiles que la *ruse* & la *dissimulation* , dans l'administration des affaires des particuliers. Ils peuvent tromper quelquefois , mais il ne le feront pas souvent & long-tems ; on se défie d'eux , leur crédit se perd ; une personne qui est devenue suspecte ne trouve guères de dupes ; on est sur ses gardes ; on prend des précautions contr'elle ; un petit gain qu'elle a , en quelque sorte , dérobé par fraude & par surprise , lui fait perdre un gros profit , qu'elle auroit pu faire , par des moïens légitimes & permis. Les remords d'ailleurs suivent de près la tromperie ; on peut tromper autrui , mais jamais soi-même.

A l'égard des Souverains , rien n'est plus beau , que ce que dit sur ce sujet le Roi JEAN , qui étoit sollicité , par ses courtisans & ses ministres de ne pas remplir les promesses onereuses qu'il avoit faites au Roi d'Angleterre. *Si la bone-foi* , dit-il , *étoit bannie de dessus la terre* , elle *devroit se trouver dans le cœur des Rois*. Paroles remarquables , qui devroient être gravées en lettres d'or , dans le cabinet de tous les Princes.

Le bon Roi HENRI IV pensoit de même.

Je trouve, disoit-il, qu'il y a de la lâcheté & de la perfidie d'avoir une chose dans l'esprit, & d'en exprimer une contraire. Les paroles doivent être une image fidèle de nos pensées. L'on ne doit rien promettre que l'on ne soit dans le dessein sincère de l'exécuter & de l'accomplir. La parole des Rois doit-être inviolable.

Mais, dira-t-on, ne peut-il pas se trouver des occasions & des circonstances qui exigent qu'un sujet sacrifie, en quelque sorte, son honneur & sa conscience pour le bien public, ou pour sauver sa Patrie, & pour la faire triompher; come ce **SINON**, qui trahit les Troïens en faveur des Grecs? On pourroit encore citer divers autres exemples semblables; mais quel que soit le but de cette perfidie, elle m'a toujours paru criminelle. Je n'ai jamais crû qu'il fut permis de faire le mal pour operer le bien. En ceci je suis tout à fait de l'avis de **MONTAGNE** qui dit: *Ces gens à plusieurs plis, qui se tournent à tout vent; qui sont si souples & si flexibles, ont rarement l'ame ferme & grande. La vertu destinee aux affaires du monde est pleine de détours & d'artifices; non droite, simple & pure. Si le bien public requiert qu'on mente, qu'on trahisse, résignons cette comission à gens plus obéissans & plus souples que nous. Je ne veux être serviteur si fidèle & si affectionné qu'on me trouve bon à trahir personne.*

Chacun doit avoir juré à foi-même ce que les Rois d'Egipre faisoient solennellement jurer à leurs juges, qu'ils ne trahiroient point leur conscience, quel comandement qu'on leur en fit.

Si la trahison doit être en quelque manière excusable, c'est seulement quand elle s'emploie à châtier, & à trahir la trahison.

Les traitres tombent quelquefois dans les mêmes embuches qu'ils tendent aux autres, & sont pris dans leurs propres filets. L'histoire ancienne rapporte, qu'un traître fut étouffé sous un monceau d'or & d'argent, qu'on lui avoit promis, pour prix de sa perfidie.

Il y a de la grandeur d'ame à se montrer tel que l'on est, à ne jamais contrarier ses sentimens par les paroles, & à mettre ainsi de l'harmonie entre ses pensées & ses discours †. Cette noble franchise est come le simbole d'un bon esprit, & d'un cœur droit; elle nous concilie l'estime & l'amitié de tous ceux qui ont quelque relation avec nous; elle nous engage à faire nos efforts pour nous

† C'est-ce qu'un Poëte a exprimé par ces vers,

*Un cœur foible & rampant de fraude & d'artifice
 Couvre ses noirs projets, sa perfide malice;
 Mais détestant la voix d'un sordide intérêt
 Un bonse vertueux se montre tel qu'il est.*

corriger de nos défauts, crainte de les montrer, & à devenir en effet ce que nous voulons paroître, c'est-à-dire, sages & vertueux. Le fard n'est pas moins désagréable dans l'esprit, que sur le visage * ; les qualités qu'on affecte, sans les avoir, font tort à celles que l'on a ; & l'on est moins aimable par des vertus réelles, que suspect par les vices que l'on dissimule. Il y a de la lâcheté à jouer le rôle d'un grand homme lorsqu'on est petit.

C'est le foible qui trompe, & le puissant comande.

L'imposture & la fourberie sont le caractère d'une ame pusillanime & basse, qui désespère de réussir par des voies honêtes & légitimes, ou d'un cœur mauvais, qui ne forme que des projets iniques, qu'il a intérêt de cacher. FERDINAND, Roi d'Arragon, se vantoit d'avoir trompé plusieurs fois le bon Roi LOUIS XII, qui se félicitoit, au contraire, de n'avoir point de perfidies à se reprocher. Il vaut mieux être dupe que d'être fourbe & trompeur †.

Le

* Du masque & de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle ; *c'est assez de s'ensariner le visage, sans s'ensariner la poitrine* : dit MONTAGNE.

† L'Empereur SIGISMOND eut de violens remords, d'avoir laissé condamner au feu, par les

Le Cardinal de FLEURI gagna la confiance de toute l'Europe, dont il fut come l'arbitre, par son intégrité & sa bone foi. Il étoit persuadé qu'il en coute moins à être véritablement honête-home, qu'à le paroître.

REGULUS aima mieux retourner à *Carthage*, quoi qu'il fut que le conseil qu'il avoit doné aux Romains, de ne point rendre leurs prisoniers & de continuer la guerre, lui couteroit la vie, que de manquer à son ferment.

ARISTIDE, consulté par les Athéniens, fut un avis important que donoit THEMISTOCLES, leur dit, que ce conseil étoit utile, mais injuste; & les Athéniens furent assés sages, pour rejeter un avis contraire à la bone-foi & à l'équité. Les sentiers obliques sont rarement les plus surs. Les plus grands homes ont tous crû, que ce qui est vraiment utile ne peut se trouver que dans ce qui est juste, come le dit CICERON; qu'il y a une équité naturelle, qui est au dessus des loix, & qui va plus loin qu'elles, & qu'un petit intérêt présent peut nuire à un grand intérêt avenir.

pères du concile de *Constance*, JEAN HUS, & JEROME DE PRAGUE, qui ne s'étoient rendus à *Constance* que sur son sauf conduit; s'étant liés à la parole expresse qu'il leur avoit donée, qu'ils y seroient en sûreté, & qu'il ne leur seroit fait aucun mal.

J'aime mieux un ennemi qui se déclare ouvertement, qu'un ennemi couvert, qui me décrie, me calomnie & me trahit sous le voile & les apparences de l'amitié :

Sensible aux traits malins, mais trop franc pour trahir,

Je hais à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

On craint peu le jugement des hommes quand nôtre conscience nous justifie.

Divine candeur, ne m'abandonne jamais ; tu es l'amie & la compagne de l'innocence ; tu remplis mon cœur d'une douce joie ; je te dois l'estime & la confiance de ceux qui me connoissent. Personne ne peut me reprocher que par des pratiques sourdes, des imputations secretes, j'aie nui à sa réputation, ou à sa fortune.





E S S A I

SUR LES LOUANGES.

ON déclame contre les Louanges, & l'on fait tous les efforts pour les obtenir : En les rejetant, on veut encore l'honneur de les avoir méprisées : Tous les homes desirant d'être loués ; les plus misantropes même, qui affectent de dédaigner l'aprobation la plus légitime, craignent le mépris *. Chacun tâche d'ocuper les autres ou de soi, ou de ses ouvrages ; on redoute l'oubli, plus même que le néant ; on veut que le monde se souvienne de nous, lors même que nous ne serons plus ; on tâche de dérober son nom à la mort, & de laisser au delà du tombeau quelque monument que l'on a vécu. On s' imagine perpétuer, en quelque sorte, son existence, en laissant après soi, les titres

* Il est juste & naturel de desirer la louange & de craindre le mepris. L'Evangile même nous recommande de faire tout ce qui est de bone renommée ; mais il y en a une mauvaise, qu'on doit laisser à EROSTRATE, qui brula le Temple d'Ephèse pour l'obtenir.

*Les grands crimes immortalisent,
 Autant que les grandes vertus.*

dont on a été revêtu, les richesses, les bâtimens somptueux; une nombreuse postérité dans laquelle on se flate de revivre. On veut toujours tenir à la vie, par quelque endroit, & ne pouvant échaper à la mort, on lutte, en quelque manière, contr'elle; on lui dispute de frivoles dépouilles, & l'on s'imagîne d'en triompher, jusques dans l'obscurité & le silence du sépulchre, par l'éclat de ses actions, & le vain bruit de la renommée.

Heureux si ceux qui desirent le plus la louange ne négligeoient rien pour la mériter. J'ai dessein d'examiner quelle est la meilleure & la plus sûre route pour y parvenir, & quels sont les avantages que ce desir, referré en de justes bornes, peut procurer aux particuliers, & à la société. Mon dessein n'est donc pas d'éteindre un feu; qui peut alumer dans nos âmes un amour légitime pour la vertu, qui nous excite & nous anime aux belles actions; mais je voudrois empêcher qu'il n'embrasât trop nos cœurs, & qu'il ne consumât ce qu'il doit seulement éclairer & échauffer.

Une louange délicate (*)

Auroit pour moi quelque douceur.

(*) Il est certain qu'une louange délicate flate agréablement le cœur & l'oreille.

Un compliment un peu flatteur,

L'éloge d'un bon conoisseur
 A quelque chose qui me flate ;
 Mais je n'ai qu'une oreille ingrate
 Pour la voix d'un adulateur.
 Le desir ardent de l'estime ,
 Dont le seul honneur est le but
 N'a rien qui ne soit légitime ;
 Du mérite elle est le tribut ;
 Elle nous éloigne du crime ,
 Et par un sentier peu battu
 Nous aproche de la vertu,

En méprisant la louange on peut mépriser
 aussi les vertus & les qualités nécessaires
 pour l'obtenir. Tous les grands homes , de
 tous les tems & de toutes les nations , ont
 eu la renommée pour objet : Elle a été le but
 & le prix de leurs travaux ; c'est ce desir qui
 les a soutenus au milieu des plus rudes épreu-
 ves , & des plus affreux périls. Depuis DIO-
 GENE , qui dans le cercle étroit de son to-
 neau, se croïoit aussi grand qu'ALEXANDRE,
 qui trouvoit le monde trop petit pour lui ;
 depuis DIOGENE , dis-je , jusqu'à CHARLES
 XII , qui fit trembler toutes les puissances

Soulage le prédicateur ,
 dit le père du CERCEAU. M. TILLOTSON disoit ,
Avec un peu d'esprit & beaucoup de malignité , on
sera assez habile pour la satire ; mais le chef-d'œuvre
de l'esprit c'est de bien louer.

du Nord, les conquérans les plus célèbres ont souhaité d'étendre le bruit de leurs noms, au delà de leurs conquêtes, & ne desiroient pas moins ardemment d'en éterniser la durée, que de reculer les bornes de leur empire. Les philosophes, les poètes, les orateurs, n'ont pas été moins sensibles aux charmes de la réputation, & au plaisir de régner sur les esprits & sur les cœurs. C'étoit la récompense la plus flatteuse de leurs études, de leurs méditations & de leurs veilles. CICERON l'avoue ingénument, & rien n'est plus conforme à son caractère & à ses discours, que ces paroles qu'il adresse au sénat, & que M. DE VOLTAIRE met dans sa bouche, dans la tragédie de CATILINA.

Romains, j'aime la gloire & ne veut point m'en taire.
Des travaux des humains, c'est le digne salaire.
C'est en servant l'état, qu'il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter,

Mais cette gloire si chère aux grandes âmes, les petites la cherchent où elle n'est pas, & ne la trouvent pas où elle est. On la cherche dans les qualités extérieures, qui ne nous appartiennent point ; dans les richesses, dans les dignités, dans la naissance, dans la beauté, qui sont plus l'ouvrage du hazard que le nôtre. Il est vrai, qu'à l'égard des richesses & des dignités, il semble qu'on ne

les doit qu'à l'industrie, au travail, au mérite; mais un heureux hazard contribue souvent beaucoup à les acquérir; la cabale & l'intrigue peuvent aussi y contribuer; c'est beaucoup si la mauvaise foi n'y entre pour quelque chose: Heureux les riches, heureux les notables & les puissans du siècle, qui peuvent se rendre témoignage, qu'ils ne se sont enrichis & élevés que par des voies permises & innocentes!

Quelqu'un disoit, qu'il falloit que Dieu fit bien peu de cas des trésors & des grandeurs humaines, car il ne les distribue pas toujours à ceux qui en sont le plus dignes. C'est ainsi que le soleil éclaire des déserts, & que la pluie tombe sur des rochers & des lieux stériles.

Ce qui mérite véritablement d'être loué, ce sont des talens utiles & supérieurs; des vertus sincères, l'équité, la compassion, la modestie, la patience, la frugalité, l'amour du prochain, le respect pour Dieu, & la pratique de ses comandemens. Voilà ce qui est digne de nos suffrages & de nos éloges †.

† Il y a des éloges si grossiers & si hiperboliques, qu'un home sage ne peut les entendre sans indignation. Quelques courtisans disoient à CANUT, Roi de Danemarck, qu'il étoit si puissant, que toute la nature obéissoit à ses ordres. *Voions si cela est vrai*, dit le Roi, qui étoit sur le bord de la mer;

C'est sur cette base solide, qu'il faut fonder & élever l'édifice de son bonheur, & de la prospérité de la société. Le desir de la louange peut être l'aiguillon de la vertu : Elle ne la condamne pas ; mais elle déteste la médisance & la calomnie. Elle trouve même plus de douceur à louer ce qui est bon, qu'à blamer ce qui est mauvais.

Je ne sache point de meilleur chemin pour parvenir à la louange, pour atteindre à la vraie gloire, que de mériter l'approbation publique, non en jouant le plus grand rôle, ce qui ne dépend pas de nous, mais en s'acquittant bien de tous ses devoirs, & en contribuant par ses soins & par ses lumières à la félicité de ceux qui nous environent, & avec lesquels nous avons quelque liaison. Par là nous acquérons leur estime & leur confiance ; leur satisfaction produira chez nous un contentement réel & solide ; ce qui vaut mieux que des louanges prodiguées par l'intérêt, ou la flatterie.

Il est peu de Princes, peu de puissans auxquels on n'ait offert des hommages & de l'encens ; mais leurs adulateurs les endor-

je vous comande, dit-il aux flots, de ne pas mouiller le rivage. L'onde passa les bornes prescrites ; voisés, dit CANUT en se tournant du côté de ses flatteurs, & j'ai droit de comander à la nature ?

ment dans leur vices , loin de les porter à la vertu.

Détestables flatteurs , présent le plus funeste ,
Que fasse à tout mortel la colère céleste.

Je n'ai point distingué dans ce petit essai l'amour de la gloire , du desir de la louange , quoi qu'il y ait cependant quelque différence ; mais le langage ordinaire , & le discours oratoire n'exigent pas une précision philosophique. Il me semble que l'amour de la gloire est plus général & dit quelque chose de plus , que le desir de la louange , qui est plus borné. L'ambitieux aime la gloire & l'homme vain desiré la louange. L'un , pour l'obtenir , forme les entreprises les plus vastes ; il vole de conquêtes en conquêtes , & de victoires en victoires. L'autre , plus refermé dans ses projets , tache de briller sur un petit théâtre , & d'obtenir les applaudissemens des spectateurs , par son éloquence , par ses talens † , ou par son esprit. On sur-

† Avec des talens même supérieurs , il est presque impossible de parvenir aujourd'hui aux premières places ; elles sont déjà occupées par les anciens & par les illustres modernes , qui nous ont précédés. *La terre* , dit M. de FONTENELLE , *ressemble à des tablettes , où chacun a droit d'écrire son nom ; malheureusement elles sont presque remplies ; il n'y a pas de l'espace où placer le nôtre.*

prend & l'on extorque quelquefois des louanges à moins de fraix ; un babil agréable & ingénieux , une parure à la mode , des traits gracieux & réguliers , en voilà affés pour être loué. Les louanges que les autres nous refusent , nous nous les donons à nous mêmes.

Chacun de nous sourit à son néant ;
 S'exagérant sa propre idée.
 Tel s'imagine être un géant
 Qui n'a pas plus d'une coudée ,

dit M. de LA MOTTE.

GENEVE.





SECON D EXTRAIT

De la réponse de DANCOURT, Arlequin de Berlin, à M. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.

A M. L. S**.

MONSIEUR,

JE continue à copier le livre dont je fais l'extrait.

Si le spectacle est capable de faire applaudir la vertu, come on se flate de l'avoir montré, il est donc capable de la faire aimer †. C'est par l'agrément, qu'il unit à la morale, qu'il fait quelquefois dans le cœur des homes une réformation que la religion & la philosophie n'ont pû faire. C'est un troisiéme moien d'instruire les homes, que la Providence a peut-être voulu joindre à ces deux

† On fait un autre reproche au Théâtre, on l'acuse de distraire & de détourner des occupations les plus utiles; mais, dit DANCOURT, ceux qui ont assés peu de conduite pour perdre au spectacle le tems qu'ils doivent à leurs affaires ou à leur famille, seroient gens à le perdre partout ailleurs, d'une maniere plus criminelle.

premiers, pour aider les homes à se corriger de leurs défauts & de leurs vices.

Ce n'est pas sûrement dans le moment où les méchans applaudissent dans le parterre à des maximes admirables qu'ils sont disposés à mal faire. Lorsque le sanguinaire SYLLA pleuroit au spectacle, ce n'étoit pas le moment auquel il dictoit ses proscriptions. Je crois au contraire, qu'il seroit facile de conclure de la sensibilité qu'il montrait, que si la fréquentation du théâtre eut fait partie de son éducation, que s'il eut appris à réfléchir come on le peut faire dans un bon nombre de nos excellentes tragédies, sur les dangers de l'ambition, s'il eut vû souvent le tableau des périls auxquels un tiran, un usurpateur, un traître sont exposés, sa sensibilité naturelle eut triomphé dans son cœur de ses dispositions à la tyrannie. Qui vous assurera, Monsieur, que son abdication de l'autorité suprême ne fut pas une suite de l'impression qu'il avoit reçue au spectacle? Les tragédies de CINNA, de BRUTUS, de CATILINA, de MANLIUS, &c. ont toutes pour but de faire aimer la patrie & détester la tyrannie.

La manière dont l'amour est représenté sur le théâtre en France n'a rien de dangereux; on transforme, pour ainsi dire, cette passion en sentiment; on veut qu'elle soit.

subordonnée à la vertu, qu'elle soit justifiée par le mérite & la sagesse de la personne aimée. Le crime même y rend hommage à la vertu.

M. ROUSSEAU dit qu'on n'ose mettre sur la scène un homme droit, vertueux, simple, grossier, qui ne dit point de belles phrases. Il y a cependant long-tems que MOLIERE a produit cet homme sur la scène. CHRISALE, dans les femmes savantes, est l'homme que cherche M. ROUSSEAU, à la grossièreté près, qui n'est bon à rien, & dégrade l'homme.

M. ROUSSEAU dit encore qu'on n'oseroit pas mettre sur la scène, un homme sans préjugé, qui refuseroit d'exposer sa vie pour se venger d'une insulte. Le Cocu imaginaire de MOLIERE est plein de traits qui seroient à merveille dans la bouche de votre homme : il pourroit dire come SGANARELLE,

Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je tire vengeance †.
Ma foi laissons le dire, autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera :
Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour ma peine

† On peut appliquer au faux point d'honneur ce que dit DANCOURT sur les comédiens, que certains gens affectent de mépriser,

Hé ! que m'importe à moi qu'un saquin me méprise !
Le mépris d'un sot ou d'un méchant fait honneur au sage.

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
 Que par la ville ira le bruit de mon trépas
 Dites moi, mon honneur, en ferés vous plus gras ?
 Puis qu'on tient à bon droit tout crime personnel,
 Que fait là nôtre honneur pour être criminel ?
 Des actions d'autrui dois-je porter le blâme ?

Ce ton comique vous révolteroit dans la bouche d'un sage, aussi n'est ce pas le stile que je proposerois d'imiter, mais l'emploi de ces mêmes argumens, en stile plus grave, contre les abus du point d'honneur, mal-entendu. Mettez dans une tragédie ce brave Capitaine grec (THEMISTOCLES) en discussion avec ce brutal, qui, piqué de n'avoir pas raison le menaçoit de le fraper, croiez vous qu'on ne l'applaudira pas, quand avec un mépris héroïque, il lui dira, *Fraper, mais écoute* La vraie bravoure ne se vante point, & se réserve pour les énemis de l'état; la fausse est fanfarone, & n'est propre que pour la parade. *Je conois tels de mes écoliers*, dit le maître d'armes, dans *Timon le misantrope*, qui n'oseroient jamais se battre, s'ils n'étoient sûrs de le faire sans péril †. La lacheté & la pol-

†. Outre cette leçon contre la fureur des duels, que le spectacle fournit, il amuse les gens oisifs, les factieux, qui autrement s'occuperoient à machiner contre l'état. Aussi les premiers Empereurs faisoient eux même les fraix du spectacle, pour amuser le peuple, qui ne demande, que *panem & circenses*.

tronerie ne font dignes que de mépris. On ne mérite pas la part que l'on a dans les biens de la patrie, quand on n'a pas le courage de la défendre. Entretienir le courage dans le cœur d'un peuple quelconque, c'est faire un bien moral & politique. C'est aux loix, à la raison, c'est aux auteurs dramatiques à lui faire sentir que la fausse application du courage est un vice; & cela n'est pas si fort éloigné du succès que vous vous l'imaginés. On a un peu insisté sur cet article, parce que Mrs. DALEMBERT & MARMONTEL, ou n'en parlent point, ou ne le touchent que légèrement. M. LE SAGE, l'auteur du roman ingénieux de GILBLAS, a fait une Comédie qui a pour titre *le point d'honneur*; elle a été jouée à Paris. Elle jette un grand ridicule sur les fausses bravoures, qui comencent heureusement à n'être plus à la mode. Qui n'applaudiroit à ces beaux vers de la tragédie d'EDOUARD III, par M. GRESSET, qui ont été si goûtés?

Savoir souffrir la vie & voir venir la mort
 C'est le devoir du sage; & ce fera mon fort.
 Le désespoir n'est point d'une ame magnanime;
 Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
 La vie est un dépôt confié par le ciel;
 Oser en disposer c'est être criminel.
 Du monde où m'a placé sa sagesse immortelle,
 J'atens que dans son sein son ordre me rappelle.

N'outrons point les vertus , par la férocité,
Restons dans la nature & dans l'humanité.

Quoi de plus contraire aux maximes outrées du point d'honneur que ces vers ? Cependant ils ont été applaudis & admirés. C'est que la vertu plait par tout , & que le théâtre la rend encore plus aimable. J'ai vû tel jeune-home, que les exhortations & les larmes de son père ne pouvoient rapeller de son égarement, laisser couler des pleurs, lorsque dans la comédie de *l'enfant prodigue* , EUPHREMOM embrasse son fils repentant , & que les larmes de la tendresse paternelle & de la joie éfacent celles de la douleur sur les joues de ce père vénérable.

Qui ne seroit vivement frappé de l'horreur que PHEDRE témoigne elle même pour son crime, lorsqu'elle s'écrie, en s'adressant à HYPOLITE,

Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de THESE'E ose aimer HYPOLITE !
Crois moi, ce monstre afreux ne doit point t'échaper,
Voilà mon cœur ; c'est là que ta main doit fraper.
Impatient déjà d'expiër son offense
Au devant de ton bras , je le sens qui s'avance.
Fraper , &c.

Je finirai ici ce petit extrait. L'ouvrage mérite d'être lu en entier ; il est plein de remarques

Marques fines & judicieuses, & de maximes excellentes. Je le répète, on voit bien que l'auteur est fort au dessus du métier de comédien †.

Ce n'est pas que je croie qu'un comédien ne puisse être homme de probité & d'esprit, & même savant. Cette profession, si propre à exciter l'émulation, & qui engage presque nécessairement à étudier les hommes & les livres, n'exclut pas les talens & les connoissances; mais il y a dans la replique de DAN-COURT une intelligence, non seulement du théâtre & des meilleures pièces qui y ont été jouées, mais du cœur humain, des effets des passions, de leurs jeux, des moïens de les produire, qu'il me paroît presque impossible qu'un simple acteur soit capable d'entrer dans tout ce détail, & dans le mécanisme du cœur humain, qui semble se cacher aux plus habiles; ce qui faisoit dire au père MILLOT, célèbre Jésuite; *Il est un art aussi agréable que charmant, qui corrige le ridicule*

† Quoique je sache très-bien, & que je sois persuadé que parmi les comédiens, il y a des personnes de beaucoup d'esprit, très capables de composer, & qui ont fait de bones pièces; cependant, ce livre me paroît au dessus de leurs forces. On y cite, & l'on y explique ARISTOTE, les Pères de l'Eglise; on y remarque un genie philosophe, qui decele la plume d'un auteur célèbre.

par le moïen de la joie. Art digne de tous nos éloges , lorsque le sel de Thalie est epure par la vertu †.

Aussi parmi les Romains , & beaucoup moins chez les Grecs , le théâtre ne dégradoit personne. M. DUBAS nomme ROSCIUS , excellent comédien & ami de CICERON , un home de considération par ses talens & par sa probité. QUINTILIEN opose la tragédie de THYESTE , par VARIUS , home de qualité & Sénateur romain , aux meilleures tragédies des Grecs.

Mais j'avois promis de terminer cet extrait & je m'aperçois que je le continue , presque malgré moi ; puitque je suis rentré dans la carrière , faisons encore quelques pas avant que d'arriver au but , qui n'est pas éloigné.

M. ROUSSEAU dit que la comédie , n'est propre qu'à corriger tout au plus , quelques legers ridicules ; mais n'est-ce qu'un ridicule que MOLIERE a joue dans l'*Avare* ? N'est-ce

† C'est ainsi que MOLIERE adoucit le caractère de son Misantrope ; il lui laisse un certain ridicule qui fait rire , mais il ne lui done aucunes qualités haïssables. On rit d'un misantrope , mais on aime un philosophe poli , doux , sociable & discret. La vertu , loin d'exclure les qualités sociales , les recommande. Elle n'a jamais pris des ours pour ses avocats , dit DANCOURT.

qu'un ridicule que le *Tartufe*? Il n'y a, dit DANCOURT, que les Jésuites du *Paragai* qui ne trouvent pas un vicieux dans ce personnage. Le *Menteur*, le *Joueur*, le *Glorieux*, l'*Ingrat*, le *Flateur*, le *Prodigue*, le *Méchant*, sont assurément des vicieux, & non pas des ridicules. S'ils font rire quelquefois ils indignent encore plus souvent. *Permis à vous seul*, dit-il à M. ROUSSEAU, *de ne les trouver que plaisans, vous avez un goût privilégié* †.

NÔtre DANCOURT lui dit bien d'autres douceurs, à sa manière: En parlant du *Misanthrope* de MOLIERE, il lui dit poliment; *N'en seriez vous pas un? Vous qui parlez...* il ajoute d'autres termes que l'honêteté me fait supprimer.

Mais si DANCOURT ne ménage point le célèbre ROUSSEAU, par contre il loue beaucoup M. de VOLTAIRE, dont il se déclare le défenseur & le zélé partisan. M. ROUSSEAU avoit osé ataqer sa tragédie de MAHOMET; en voilà assés pour exciter la bile de DAN-

† Si le nom de *Misanthrope*, ne convient pas à l'*Alceste* de MOLIERE, dit DANCOURT à M. ROUSSEAU, ôtez ce nom, mettez en un autre, toujours sera-t-il vrai qu'il y a dans le monde des *Alcestes*, des gens capables de s'atirer une affaire facheuse pour dire durement leur avis; capables de se faire hair par l'ostentation de leur morale, & l'apreté de leur sagesse prétendue.

COURT, & pour l'obliger a se battre contre son adverfaire. *Le beau défenseur ! dit-il lui même , un Pigmée défendre Hercule ! Et pourquoi non s'il vous plait ? Vous n'êtes pas plus grand que moi , vous osez bien l'ataquer.* Pour M. de VOLTAIRE, il le regarde come un énetmi trop redoutable pour M. ROUSSEAU ; *Quatre gouttes d'encre de sa plume , dit-il , barbouillent , éfacent , anéantissent pour jamais un volume de ses sophismes.* Cela est un peu fanfaron.

Voici qui l'est moins & qui est plus vrai. *Les anciens , dit M. ROUSSEAU , avoient des héros, & mettoient des homes sur leurs théâtres ; nous au contraire , nous n'y mettons que des heros , & à peine avons nous des homes.* Mais les anciens, lui répond DANCOURT, faisoient fort mal, & nous faisons fort bien. Le théâtre doit être une école de vertu ; & l'on ne doit y présenter aux homes qu'un but auquel ils puissent atreindre. Les héros sont trop au dessus d'eux, pour servir de modèles & d'exemples. Mais il faut leur montrer des sages ; vainqueurs des passions, pour les engager à le devenir.

Plus j'avance dans la lecture de la réponse de DANCOURT à M. ROUSSEAU, plus j'y trouve de choses dignes de remarques : En voici une qui mérite d'être relevée. Il s'agit de l'apologie des femmes, que le Genevois

a fort maltraitées: *Arlequin* se déclare leur chevalier, & répond à cette invective de M. ROUSSEAU que voici. *Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honête-home; mais est-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit-il aucun moïen d'honorer leur sexe, sans avilir le nôtre?* Réponse. Point de pirrhonisme. Non seulement il peut y avoir, mais il y a des femmes dignes d'être écoutées d'un honête-home †. Il y a beaucoup plus de femmes vertueuses que d'hommes vertueux. C'est un fait; j'en suis fâché pour vous & pour nôtre sexe; mais il n'est que trop certain que le mérite & la vertu des femmes nous avilissent, & si vous y regardez à deux fois, vous ferez contraint de m'avouer qu'il n'est pas moins étonnant, qu'il y ait un si grand nombre de femmes estimables avec le peu d'éducation qu'on leur donne en général, qu'il est surprenant de voir si peu d'hommes estimables avec l'éducation qu'ils reçoivent. Calculons; com-

† On ne parle point ici des femmes savantes, come la Marquise du CHATELET, Madame DACIER; ni même des femmes d'esprit, come Madame des HOULIERES, Mesdames de SEVIGNE' de GRAFFIGNI, du BOCAGE & autres; on ne parle que des femmes sages & vertueuses; Et combien de femmes qui ont le génie d'un home, & d'hommes qui ont l'esprit d'une femme!

bien d'yvrognes contre une femme sujette au vin ? Combien d'hommes brutaux & grossiers , contre une femme peu mesurée dans ses actions & dans ses propos ? N'est-il pas surprenant que les anciens n'aient pas choisi les homes plutôt que les femmes , pour en faire des furies. On dira peut-être que les femmes méchantes sont plus mauvaises que les homes méchans ; c'est un problême ; ce qui ne l'est pas , c'est que les trois grâces étoient du sexe féminin.

M. ROUSSEAU avoue que le plus charmant objet de la nature , le plus capable d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien , c'est une femme aimable & vertueuse ; mais il ajoute d'abord après , come pour correctif, *cet objet céleste , où se cache-t-il ?* Par tout où vous trouverez des homes célestes , qui ne feront pas leurs efforts pour corrompre le cœur des jeunes filles & des femmes , en séduisant leur innocence , en leur prêchant une morale licentieuse ,

En leur disant d'un air tendre ,
Iris laissés vous charmer.

Ha ! pourquoi vous en défendre
Puisqu'il est si doux d'aimer !

Un autre article qui ne mérite pas moins d'être relevé c'est celui-ci. M. ROUSSEAU avoit dit que la plupart de nos tragédies modernes ne sont que des romans versifiés :

Depuis MOLIERE & CORNEILLE, on ne voit plus, dit-il, réussir au théâtre que des romans. Voici come on le réfute. Cette qualité de roman, qu'il done à nos pièces exclut elle la vertu ? Au contraire, il trouve mauvais, qu'on done tant d'apas à cette vertu. Il ne veut pas qu'on done à imiter sur le théâtre un home d'une vertu extraordinaire, & qu'on fasse triompher la raison. Il veut que l'une & l'autre soient renfermées dans les bornes étroites où l'extravagance des homes & leurs passions les resserrent ordinairement.

Le Genevois, dit DANCOURT, qui n'a jamais connu des gens d'une vertu extraordinaire, ne veut pas qu'on mette d'autres héros sur la scène françoise que ceux des Grecs ; l'histoire & le gouvernement des monarchies peuvent-ils produire des plans assez sublimes ? C'est aux seules républiques à qui cet honneur est réservé. C'est à Rome, à Athènes, à Lacédémone, à Lucques, à S. Marin, à Genève, surtout, à qui il est exclusivement acordé d'avoir des héros. C'est dans une ville célèbre, come cette dernière, qu'une politique sublime prépare des événemens dramatiques. Trois grandes puissances l'environnent, ce n'est pas come on se l'est imaginé jusqu'à présent à la jalousie réciproque de ces trois puissances, ce n'est point à l'attention, à l'intérêt que chacune d'elles a d'empêcher une de ses rivales de s'en emparer, que Genève doit sa tran-

quilité, c'est à la crainte qu'elle inspire, & à la valeur de ses habitans ; & comment ne trembleroit-on pas à leur aspect ? Ils savent faire l'exercice & tirer le canon ! Attendés que quelque puissance téméraire & jalouse de la splendeur de cette nouvelle Sparte, s'avise de l'attaquer, que de Léonidas à son service ! C'est alors, Messieurs les tragiques, que vous aurez des héros à peindre ; jusques là vous ne peindrés que des Don Quichottes.

Mais BERTHELIER & LEVRERI, qui exposèrent leur vie pour défendre les droits & la liberté de Genève, leur patrie, n'étoient pas des Don Quichottes. Aussi DANCOURT n'a-t-il pas osé attaquer leur mémoire ; L'ironie auroit été trop forte, & mal placée.

La réponse de DANCOURT à M. ROUSSEAU, où j'ai trouvé de bones remarques sur plusieurs pièces de théâtre, me rapelle une observation vraie, mais singulière ; c'est celle-ci ; les deux tragédies qui me semblent les meilleures, savoir *Polieucte* de CORNEILLE, & *Athalie* de RACINE, sont celles qui réussirent le moins dès qu'elles furent jouées. *Polieucte* ne fut point goûtée dans l'hôtel de Rambouillet, lorsqu'elle y fut lue & examinée, quoique les personnes qui firent cet examen fussent très capables d'en bien juger. A l'égard d'*Athalie*, qui est un chef-d'œuvre, en son genre, RACINE désespéra de son succès

jusqu'à sa mort. Il en fut à peu près de même du *Misanthrope* de MOLIERE; cette comédie si estimée aujourd'hui, & qui malgré les remarques critiques de M. ROUSSEAU, le fera toujours, ne fut point applaudie au commencement. Elle ne doit l'approbation dont elle jouit, qu'aux réflexions des connoisseurs, qui ont enfin entraîné les suffrages du public, tant il est vrai que son jugement peut n'être pas d'abord juste & impartial; sur tout, durant la vie des auteurs, qui sont sans cesse exposés à la jalousie & à la censure des autres écrivains, qui courent la même carrière, & qui s'imaginent ne pouvoir s'élever, qu'en les abaissant. L'Envie n'est guères équitable †.

D'ailleurs, CORNEILLE, RACINE, & MOLIERE, étoient trop connus; on les voïoit de trop près, pour être fort estimés. Ils

† Quelque bien que l'on écrive, il y a toujours quelques suffrages qui nous manquent; mais pour un qu'on nous refuse, on peut en acquérir plusieurs en faisant mieux.

*Lorsque sur mes erreurs ils pensent me confondre,
C'est en me corrigeant que je sai leur répondre,*

dit BOILEAU en parlant de ses critiques. D'ailleurs, ce n'est pas la louange qu'un auteur judicieux doit avoir uniquement en vue, c'est l'utilité publique. Il doit, ainsi que l'homme vertueux, faire le bien pour l'amour du bien.

étoient des homes , & leurs petits défauts personels influoient sur le jugement qu'on portoit de leurs ouvrages. *Nul n'est Prophète dans son Pays* : C'est une vérité que *Montagne* exprime avec beaucoup d'énergie. *Peu d'hommes*, dit-il, *ont été admirés par leurs domestiques*. *En mon climat de Gascogne on tient pour drolerie de me voir imprimé ; à mesure que la conoissance qu'on prend de moi s'éloigne de mon gîte , j'en vauz mieux*. Mais parce que quelques corbeaux croassent, fera-t-on moins sensible au chant mélodieux du Rossignol ?

GENÈVE.



MISS GRANDITSCH,

HISTOIRE ANGLOISE (*).

JE suis fille d'un gentilhomme, qui étant cadet d'une ancienne famille, avoit employé toute sa fortune a aquérir une charge considerable à la Cour. Quand je perdis ma mère, je n'avois encore que douze ans. Mon père, qui m'aimoit avec une tendresse excessive, résolut d'être mon Précepteur. Sa

(*) *Note des Edit.* Il nous paroît, que dans ce siècle surtout, cette histoire ne peut-être lue avec trop d'attention.]

prévention pour moi lui fit croire, que mon esprit étoit au - dessus du commun; rempli de cette idée, il ne négligea rien pour cultiver mes talens naturels, par tout les secours d'une bone éducation. C'étoit un home de bon sens, & qui ne manquoit pas de savoir. Il avoit été libertin dans sa jeunesse, & il étoit devenu ce qu'on appelle esprit fort; mais quelque liberté qu'il se fût donnée dans ses premiers ans, come il se trouvoit alors avancé en âge, il avoit assez de sagesse mondaine, pour sentir qu'il falloit préserver sa fille des excés qu'il n'avoit regardés dans sa propre conduite, que come de legers écarts,

Il s'apliqua donc sérieusement à m'inspirer l'amour de l'ordre, à me doner une juste idée de la bonté morale, & du bonheur qui doit être la récompense de la vertu; mais en même tems, il ne craignoit pas de me dire, que son but étoit d'afranchir mon esprit de la superstition & des préjugés vulgaires. Come les motifs qu'il me propoisoit pour m'atacher à la vertu & m'éloigner du vice, n'avoient point de liaison nécessaire avec l'immortalité de l'ame, je n'avois aucune raison pour envisager un état à venir avec des sentimens d'espérance ou de crainte. Toutes les fois que je pressois mon père sur ce sujet, il m'enleignoit toujours que la doctrine de l'immortalité ne devoit point influencer sur ma conduite,

ou troubler la paix de mon ame; parceque la vertu, qui fuffoit pour affurer nôtre bonheur en cette vie, nous l'affureroit auffi dans l'autre. Je m'acoutumai donc à ne faire aucune attention à cet avenir, ou pour parler fincèrement, je n'y ajoutois aucune foi; car, fans que mon père s'expliquât, je m'apercevois clairement qu'il n'y croioit pas lui-même.

Douée d'un caractère fléxible & doux, je n'avois point de paffion vive dans l'ame, & je n'étois pas moins docile aux leçons de mon père, que fenfible à fon amour. Il ne lui fut donc pas difficile de me faire adopter tous les fentimens que je crus les fiens.

J'avois à peine vingt ans, lors qu'abandonnée à moi même je fus réduite à me servir de toute cette philofophie, qu'il m'avoit fi bien enseignée. Sa mort, non feulement me priva d'un père, qui m'avoit tendrement aimée, mais me fit perdre encore l'aifance dans laquelle j'avois vécu jufqu'alors. Tout fon bien ne confiftoit que dans un revenu, qui fe trouvoit éteint avec lui, & bien loin que pendant fa vie il eût fait la moindre épargne, fa dépense avoit le plus fouvent excédé fes rentes. Il me laiffa donc pour tout héritage un affez grand fond d'orgueil & un goût vif pour le luxe en tout genre, avec une fenfibilité & une délicateffe qui me rendoient le malaise infupportable. Le frère de ma mère;

que le comerce avoit enrichi , me reçut dans sa maison , & m'assura qu'il vouloit prendre autant de soin de moi, que si j'étois son enfant. Dès que les premiers transports de ma douleur furent calmés , je me trouvai chez lui dans une situation agréable , & ma gaieté naturelle me rendit de nouveau le sentiment du bonheur.

Mon oncle , qui étoit un home d'un esprit borné , & qui avoit eu peu d'éducation , prit bientôt quelque dégoût pour moi , parcequ'il trouvoit que j'emploiois trop de tems à lire. Ce fut bien pis , lorsque s'étant avisé un jour d'examiner mes livres , il entrevit par les titres , que quelques uns d'eux contenoient ce qu'il apelloit des blasphèmes , & tendoient à me jeter , à ce qu'il croïoit , dans l'athéisme. Je tâchai de lui expliquer mes principes, que j'aurois cru indigne de moi de déguiser ou de désavouer , mais n'ayant jamais pû venir à bout de lui faire comprendre la différence qu'il y a entre un Déiste & un Athée , mes argumens ne servirent qu'à le confirmer dans l'opinion que j'étois une misérable , sans religion & sans mœurs. Come c'étoit au fond un home doux, rempli de zèle , sans être fort éclairé , mes égaremens sur ce point lui causèrent une extrême affliction. Je m'en aperçus avec le plus grand chagrin. Je remarquai que des lors il ne me regarda plus qu'avec un œil

d'aversion & de pitié tout ensemble, & que je ne devois qu'à son bon naturel la protection & les bienfaits que j'avois espéré ne tenir que de son amitié. Je me consolai cependant par le sentiment de mon innocence, mais plus encore par celui d'un orgueil secret, qui me faisoit envisager mes souffrances come une persécution causée par l'ignorance & par la folie, & come la suite inévitable d'une supériorité de lumières, qui me mettoit au dessus des erreurs communes, & de la superstition du vulgaire.

Je vécus quelques mois dans cette situation pénible où l'on se trouve, quand on reçoit des bienfaits d'une personne, dont on a perdu l'estime & l'affection. Enfin mon oncle vint un jour dans ma chambre, & après m'avoir come préparée à m'entendre annoncer quelque bonheur inespéré, il conclut par une proposition de mariage à laquelle, dit-il, je n'aurois rien à objecter. Il me nomma alors un marchand, avec qui je m'étois trouvée plusieurs fois à sa table. Come c'étoit un home qui n'étoit ni vieux, ni difforme, qui avoit une grande fortune & de bones mœurs, mon oncle ne voioit aucune difficulté à conclure ce mariage; celle que j'avois à opposer, & que j'oposai effectivement aux intentions de mon oncle, me sembloit cependant invincible; c'étoit que celui qu'il me destinoit,

pour être le compagnon, le guide & le conseil de toute ma vie, à qui je devois non seulement l'obéissance, mais l'amour, n'avoit rien qui pût gagner mon cœur. Avec un esprit borné il avoit, disois-je, des sentimens bas & peu délicats, des manières impolies & désagréables.

Quel jargon est-ce là, repartit mon oncle ? Des sentimens peu délicats, des manières impolies ! Sans doute que vous ne lui trouvez pas un génie qui égale le vôtre ? Ah, mon enfant, il vaudroit bien mieux que vous eussiez la tête moins remplie de romans, moins d'amour pour le bel-esprit, moins d'arrogance & plus de bon sens : Ces dispositions vous seroient bien plus avantageuses que cette lecture d'ouvrages savans, qui ont troublé votre petite tête. Je vous avoite que je me faisois bien quelque scrupule d'accepter la proposition de mon bon ami, & de lui doner une folle come vous pour femme, mais que savois-je si un mari raisonnable ne pourroit pas guérir une femme insensée ? Quant à vos objections, elles sont si déraisonnables, que je m'étonne que vous me croïés assez imbécile pour m'y laisser tromper. Non, ma fille, quelque habile que vous soïez, vous ne sauriez en imposer à un home qui a autant vécu que moi. Je vois votre motif ; quelque malheureux libertin, avec lequel vous vou-

lez courir à votre perte, vous aura donc dans la vue; mais je prendrai soin de n'avoir pas à répondre de votre personne. Vous n'avez donc qu'à choisir: Ou vous prendrez pour mari cet honête homme, qui peut vous retirer du bord de l'abîme, ou vous disposerez de vous même come il vous plaira. Je suis bien décidé à ne pas me mêler davantage de vos affaires, si vous refusez ma proposition. Je vous laisse donc le soin de considérer, si la tendresse que je vous ai toujours témoignée ne me donne pas quelque droit sur vos résolutions, & quel est le parti que vous préférez; ou celui de renoncer à une inclination frivole, ou celui de rejeter la favorable ressource que le ciel daigne vous offrir.

Mon oncle, après cet entretien, me laissa livrée à mes réflexions; & je m'en mis à considérer sérieusement, come il me l'avoit recommandé, lequel des deux états qu'il m'avoit mis sous les yeux devoit déterminer mon choix. Il s'agissoit pour moi de favoir, si je devois me résoudre à ce que j'apellois une prostitution légale, aggravée par le crime du parjure, ou si je m'exposerois à tous les malheurs de la pauvreté & de l'abandon. Quoique je sentisse que ma délicatesse auroit beaucoup à souffrir d'un engagement avec un époux, qui du moins m'étoit indifférent, cependant, come mon cœur étoit naturelle-

ment

ment docile, il me sembloit que je serois moins malheureuse, en suivant les avis de mon oncle, qu'en les rejetant. Mais dans le premier cas, il me falloit faire un acte de mauvaise foi, que je ne pouvois me justifier à moi-même: Ce n'étoit pas là un procédé digne d'un esprit philosophique. On m'avoit toujours enseigné que la vertu suffisoit par elle-même pour rendre heuteux; & que ces accidens, qu'on regarde comunément come des maux, étoient incapables de troubler le bonheur d'une ame gouvernée par les règles éternelles de l'ordre, & véritablement éprise des charmes de la beauté morale. Je résolus donc de m'exposer plutôt à tout, que de me départir de ce glorieux principe.

Je me sentis élevée par l'essai que j'en fis; je m'aplaudissois d'avoir trouvé une occasion de montrer mon mépris pour les caresses & les dédains de la fortune, & de justifier le pouvoir que j'attribuois à la vertu de mettre l'ame au-dessus de tous les accidens de la vie.

Je comuniquai ma résolution à mon oncle, en l'assurant de mon éternelle reconnoissance & de mon respect. Je lui déclarai, que rien ne pouvoit m'engager à lui désobéir & à lui déplaire, hors ma raison & ma conscience, qui s'oposoient à ce qu'il exigeoit de moi; qu'en suposant que les avantages des richesses fussent aussi grands qu'il les faisoit, ceux de

la vertu l'étoient encore plus, & que je ne pouvois pas me résoudre à aquérir les uns aux dépens des autres; qu'une fausse promesse étoit certainement criminelle; que ce seroit faire un acte de la plus haute injustice, que de contracter un engagement solennel, sans se sentir en état de le remplir; que mes affections ne dépendoient pas de ma volonté; & qu'en un mot, jamais qui que ce fut ne posséderoit ma personne, sans avoir auparavant obtenu mon cœur.

Je fus surprise de ce que l'impatience de mon oncle me laissa achever mon discours, mais je vis bien à son air, que c'étoit la colère qui lui avoit fermé la bouche. Enfin elle se fit jour par un torrent de reproches. Mes raisons furent traitées d'absurdités romanesques, auxquelles je ne pouvois pas moi-même ajouter foi; il m'accusa de vouloir me perdre, & me jeter dans les bras de quelque libertin, dont les principes étoient aussi corrompus que les miens. Ce fut en vain que j'assurai mon oncle, que je n'avois jamais eu de telles pensées, & que je ne me sentoiss aucune inclination pour le mariage. Il auroit plutôt ajouté foi au prodige le plus inoui, que de croire qu'une jeune fille pût refuser un époux, à moins qu'elle n'eut le cœur engagé ailleurs. Comme je me crus traitée injustement, je ne me mis point en peine de cal-

mer sa colère. Il prit le ciel à témoin de la justice de son ressentiment, implora sa vengeance contre mon ingratitude & ma rébellion, & conclut en me donnant un billet de cinquante livres sterling, pour me préserver, me dit-il, d'une indigence prochaine. Ensuite il me donna mon congé, & depuis je ne l'ai plus revu. Je m'inclinai en signe d'obéissance, & rassemblant toute ma dignité & ma résolution, je me levai, je lui rendis graces de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, & fortis en lui faisant une profonde révérence.

En moins d'une heure, je partis avec ma petite garde-robe, pour me rendre dans la maison d'une personne, qui avoit autrefois servi mon père, & qui tenoit alors des logements à louer. J'allai le lendemain visiter le neveu de mon père, qui étoit en possession du bien de la famille, & qui venoit de se marier avec une demoiselle fort riche. C'étoit un jeune homme aimable, dont les principes étoient les mêmes que ceux de mon père. Quoique sa conduite ne fût pas aussi sévèrement réglée par les loix de la morale, cependant, à l'exception de quelques vices, que le monde n'envisage plus que come des qualités agréables, surtout dans les jeunes gens riches, je voiois en lui un homme de bien, & come nous avions toujours vécu ensemble dans une étroite union, je comptai bien trou-

ver en lui un ami , qui du moins me don-
 roit des encouragemens & des éloges , si je
 n'en pouvois obtenir des secours. Je lui ra-
 contai ce qui s'étoit passé , & les raisons qui
 m'avoient portée au refus par lequel j'avois
 encouru la disgrâce de mon oncle. Mais que
 je fus déconcertée , quand au lieu des aplau-
 dissemens que j'avois promis à mon héroïque
 vertu , je découvris sur son visage un souris
 méprisant , qu'il acompagna des paroles sui-
 vantes ! „ Est-il possible qu'une fille , qui a
 „ autant de bon sens que vous , se conduise
 „ come une imbécile ! Quoi ! renoncer à tou-
 „ tes les espérances que vôtre oncle vous
 „ laisse entrevoir ; refuser par caprice un
 „ mariage excellent ; vous réduire à la men-
 „ dicité ! Pourquoi ? Parceque vous ne sen-
 „ tés pas de l'amour ? Un enfant de quinze
 „ ans se fût mieux conduit. Et qui est - ce
 „ dans le monde , qui se marie selon son
 „ choix ? Moi - même , quoiqu'avec quinze
 „ cent livres sterling de revenu , & par là bien
 „ mieux fondé , que vous , qui n'avez pas
 „ un scheling , à ne consulter que mon goût ,
 „ je n'ai pas jugé à propos de le suivre , &
 „ il m'a paru qu'il y avoit de meilleures cho-
 „ ses à chercher en se mariant , qu'un joli
 „ visage , ou un esprit agréable. Croiez-vous
 „ que je me soucie beaucoup de la femme
 „ que j'ai épousée ? Elle avoit trente mille

„ livres sterling, & avec cette fortune, je
 „ me suis composé une société dans laquelle
 „ je me procure tous les plaisirs que l'himen
 „ ne me donne pas. Que m'importe à moi,
 „ que ma femme ait de la beauté, de l'esprit
 „ & des graces, lorsque l'argent qu'elle m'a-
 „ porte peut me faire trouver tout cela dans
 „ le monde? Vous avez perdu, ma cousine,
 „ l'occasion de vous assurer le même bon-
 „ heur: Les homes, croïez moi, ne vous
 „ en auroient pas moins recherchée; au con-
 „ traire, vous auriez vû que pour un qui
 „ s'attacheroit à vous come fille, mille au-
 „ roient été vos adorateurs, dès qu'ils n'au-
 „ roient plus eu à craindre d'être pris au filet.
 „ C'est ainsi que vous auriez trouvé le moïen
 „ de satisfaire tous vos goûts; de briller dans
 „ le monde, & de choisir pour vôtre amant
 „ un berger aussi poétique & aussi romanef-
 „ que, que vous le pouvez désirer; & cela,
 „ sans manquer aux bienséances, ni aux mé-
 „ nagemens qu'une femme doit à son mari.
 A ce discours, il ne me fut pas possible de
 retenir mon indignation; & je le quitois avec
 dédain, lorsque, me prenant par la main,
 il ajouta: „ Point de ces airs violens, ma
 „ chère cousine; nous nous conoïssons de-
 „ puis long tems. Laissez ces petits esprits,
 „ qui ont été instruits par des nourrices,
 „ laissez les se faire des crimes d'avoir vécu

„ selon la nature & rendu leur vie agréable ;
 „ laissez les être ridiculement vertueux tant
 „ qu'il leur plaira ; Vous avez trop de sens
 „ pour être esclave de leurs préjugés. Vous
 „ savez que la durée de votre existence est
 „ fort courte , & que par conséquent , il n'est
 „ rien de plus raisonnable que d'y mêler au-
 „ tant d'agrémens qu'il est possible”. J'étois
 trop en colère, pour entreprendre de réfuter
 ce discours ; mais en retirant ma main , qu'il
 tenoit , je lui dis que je me garderois bien
 de lui fournir une autre occasion d'insulter à
 mon malheur. En achevant ces paroles , je
 quitai sa maison , bien déterminée à n'y
 rentrer jamais.

Je revins chez moi , aussi confuse que dé-
 concertée de l'acueil que je venois de rece-
 voir. J'étois tellement abatus, que je perdis
 pour plusieurs jours toute envie de sortir &
 de voir personne. Enfin je me déterminai à
 éprouver si l'indigence & l'amitié étoient
 deux choses absolument incompatibles , & si
 j'essuierois le même acueil d'une amie, dont
 l'attachement avoit fait le plus grand plaisir
 de ma jeunesse. Certainement, disois-je en
 moi-même, l'aimable FANNY, dont le cœur
 paroît susceptible des sentimens les plus ten-
 dres & les plus généreux, rendra justice à
 l'innocence & à la droiture de son amie in-
 fortunée ; ses louanges & son amitié adouci-

ront tous mes malheurs. FANNY étoit une demoiselle, qui jouissoit d'une fortune honnête & indépendante. Je venois d'apprendre qu'elle alloit épouser un jeune Officier qui n'avoit rien, ou du moins fort peu de chose, au delà de son emploi. Je ne doutai point qu'elle n'approuvat le refus que j'avois fait d'aquiescer à un contrat mercenaire, puisqu'elle-même se déterminoit à se donner un maître, par des motifs si opposés à tout ce que le monde appelle prudence. Elle avoit passé quelques mois à la campagne, desorte que mes malheurs lui étoient inconnus, jusqu'à ce que je lui en fis moi-même l'histoire. Elle m'écouta avec beaucoup d'attention, & me répondit avec assez de politesse, mais avec une froideur qui me glaça le cœur. „ Vous „ savez bien, me dit-elle, ma chère Mifs, „ que je n'ai jamais prétendu me mettre en „ parallèle avec vous pour l'esprit. Je conois „ toute vôtre supériorité; aussi, quoiqu'il „ me parut que plusieurs de vos opinions „ étoient assez singulières, je n'ai jamais en- „ trepris de disputer avec vous. Il est bien „ sûr que vous êtes en état de juger plus „ sainement que moi; mais cependant il me „ semble, que vous avez tenu une conduite „ bien étrange, pour une personne qui se „ trouve dans une situation telle que la vô- „ tre. Vous mécontentés un oncle, qui vous

„ fait du bien, en foutenant des opinions
 „ qui, vraies ou fausses, (ce que je ne dé-
 „ cide pas) font du moins contraires aux
 „ opinions reçues, & choquent par confé-
 „ quent le comun des homes. Puis vous ai-
 „ més mieux renoncer à fa protection, &
 „ vous expofer à manquer de tout, que d'é-
 „ poufer un home qu'il vous a choisi, au-
 „ quel, après tout, vous n'avez rien à re-
 „ procher, & pour lequel vous n'avez, de
 „ vôtre aveu, aucune forte d'antipathie”!
 Hé quoj, lui répondis-je, en l'interrompant,
 n'y a t-il donc pas bien des degrés entre cet
 amour de préférence, qui fait distinguer un
 home de tous les autres, & l'aversion que
 l'on sentiroit pour lui? Cet amour que je
 n'avois pas, est d'une obligation indispen-
 sable pour une femme; elle s'y engage vo-
 lontairement & par le contrat le plus folennel.
 M'auriez vous confeillé de m'y engager moi-
 même? Quant aux défagrémens qui peuvent
 accompagner l'état d'abandon où je me trou-
 ve, puisque ce font les conféquences d'une
 action vertueufe, ils ne fauroient être des
 maux, ni troubler le bonheur que fait gouter
 la vertu. „ Je fuis charmée, me répondit-
 „ elle, que vous aiez trouvé le fecret de vous
 „ rendre heureufe par la force de vôtre ima-
 „ gination. Je fouhaite de tout mon cœur
 „ que cet enthoufiafme continue, & que vous

» puissiez vous convaincre , par vôtre ex-
» périence , de la folie du genre humain , qui
» suppose que la pauvreté & la disgrâce sont
» des maux.

Je fus pénétrée jusqu'au fond de l'ame du sourire moqueur dont elle acompagna cette ironie ; & j'allois me plaindre du peu d'amitié qu'elle me marquoit , lorsque son amant parut , avec un autre cavalier. Malgré le dépit qui remplissoit mon cœur ce dernier s'atira toute mon attention , & me fit oublier tout ce qu'il y avoit de choquant dans le procédé de mon indigne amie. La beauté & les graces , qui éclatoient dans toute la personne de ce jeune cavalier , fixèrent bientôt mes regards , & sa politesse , ses discours me prévinrent en faveur de son esprit. Il fut présenté par le Capitaine à FANNY, come son ami le plus intime , & il étoit aisé de voir par ses manières & par ses propos , qu'il cherchoit à justifier l'éloge qu'on avoit fait de lui. Il réussit si bien , que FANNY ne fut plus occupée que des agrémens de la conversation , & du soin d'amuser son amant & son nouvel hôte : Ses yeux en prirent un nouveau feu , & les graces de l'enjouement se répandirent autour d'elle. Lorsque je me levai pour me retirer , elle me pressa si obligeamment de rester à dîner , que je ne pouvois refuser sans découvrir combien j'étois piquée des discours

qu'elle m'avoit tenus. Cependant, disposée naturellement come je suis à laisser voir tous les mouvemens de mon ame, je n'aurois pû me contraindre, si je n'avois senti au fonds de mon cœur un desir secret de conoître un peu plus cet aimable étranger. Ce fut ce sentiment qui me persuada de dissimuler mon ressentiment & de me rendre à l'invitation de FANNY. La conversation devint de plus en plus vive & agréable; j'y pris part, & ce fut moi qui attirai le plus l'attention de celui qui m'intéressoit si vivement moi-même. La liberté & la confiance s'établissant parmi nous, FANNY glissa dans la conversation quelques traits, qui avoient raport à ma situation, à mes sentimens, & à mes malheurs. Le Chevalier GEORGE-FREVOLE (c'étoit le nom de l'étranger) écou-toit attentivement tout ce qu'on disoit de moi, & paroissoit me regarder avec autant de curiosité que d'admiration. Nous nous séparames un peu tard; & le Chevalier fit tout ses efforts pour m'accompagner au logis: Je m'obstinai à lui en refuser la permission par un sentiment plus digne d'une femme, que d'un philosophe & que je con-dannois moi-même come l'effet d'un orgueil vicieux. Je ne pouvois me résoudre à laisser voir à un home aussi élégant que le Chevalier la simplicité philosophique de mon loge-

ment. Pour me tirer d'embaras, je demandai une chaise à porteurs; je n'en fus pas moins confuse, lorsque je vis que le Chevalier se préparoit à me suivre à pied avec ses domestiques, come pour me servir d'escorte. Je voulus en vain m'y opposer, il marcha devant, & ses laquais suivirent la chaise. La rougeur me monta au visage, lorsqu'après toute cette cérémonie, il me donna la main pour me conduire à une maison petite & basse, & qu'il prit congé de moi avec autant de respect, que s'il m'eut conduite à un superbe palais.

Mille pensées diverses m'empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit. La conduite de FANNY bleissoit mon cœur jusqu'au vif; je venois de me convaincre que je ne pouvois plus la regarder que sur le pied de simple connoissance; & qu'il n'étoit plus personne dans le monde à qui je pusse donner le doux nom d'amie. Mon cœur étoit plongé dans l'amertume & la désolation; je ne savois quel parti prendre pour pourvoir à ma subsistance. Le chagrin que mon orgueil venoit de me faire éprouver, m'apprenoit que j'étois encore bien éloignée d'avoir subjugué toutes les passions humaines, & que je n'étois que trop sensible aux mortifications, qui accompagnent inséparablement la pauvreté. Je résolus cependant de soumettre mon orgueil, d'appeller à

mon secours les exemples de ces anciens sages, qui avoient méprisé les richesses & les honneurs, & à la félicité desquels toute la malice de la fortune n'avoit pû porter aucune atteinte. Il me sembloit que j'étois parvenue à me remplir de mépris pour le monde, & à me rendre supérieure aux rigueurs & aux faveurs de la fortune; mais bientôt l'idée du Chevalier se rendant maîtresse de mon ame, détruisoit la force de tous mes raisonnemens. Je sentoís qu'indifférente sur les jugemens de tout le reste du monde, je ne pouvois l'être sur l'opinion qu'il avoit de moi. Je trouvois ma condition bien différente de celle de ces anciens philosophes, qui s'atirant par leurs haillons l'attention & le respect des autres homes, nourrissoient leur orgueil de ces hommages. Les regards & la conduite du Chevalier ne me laissoient pas lieu de douter, que je n'eusse fait sur lui la même impression qu'il avoit faite sur moi. Je ne pouvois me résoudre à être humiliée dans son esprit, & à embrasser un parti, qui me mît au dessous de ses attentions. Je rejettois cependant bien loin de moi la pensée de lui en imposer sur ma situation présente, dans le cas ou il auroit des intentions favorables pour moi; mais de me dégrader pour toujours à ses yeux, en me mettant en service, ou en recourant à quelqu'autre manière

abjecte de gagner ma vie ; c'est à quoi je ne pouvois me résoudre.

Le lendemain , je fus fort surprise de recevoir la visite du Chevalier au milieu de toutes ces réflexions , qui m'agitoient. Il me demanda d'abord respectueusement pardon de la liberté qu'il prenoit. Il me dit que mon amie lui avoit confié la dureté & la tyrannie de mon oncle , qui me réduisoit dans une situation très fâcheuse ; & qu'il n'avoit pû apprendre que la fortune traitât si mal une personne de mon mérite , sans souhaiter ardemment de réparer cette injustice. Il me conjura de l'aider à rendre sa vie plus glorieuse , en le mettant en état de contribuer au bonheur de la mienne. Il me fit les offres de service les plus pressées. Je l'interrompis en lui disant , qu'il n'avoit rien en son pouvoir que je pusse accepter avec honneur , & qui pût rendre mon sort plus heureux ; que le respect qu'il me devoit come à une femme , & à une femme de qualité , auroit dû m'épargner ces offres de service de la part d'un étranger , puisqu'il n'y avoit qu'une amitié longue & éprouvée , qui put les justifier ; que je n'étois pas en situation de recevoir ses visites , & que je me trouvois dans la nécessité d'éviter avec lui des liaisons qui m'auroient été bien agréables dans les plus heureux tems de ma vie. Le Chevalier eut

alors recours à tous les artifices de son sexe. Il imputa sa trop grande liberté à la force de sa passion ; il me fit des protestations d'un respect inviolable ; il se jetta à mes genoux, en me conjurant, les larmes aux yeux, de ne le pas punir au point de lui interdire l'entrée de ma maison & de lui ôter les moyens de se rendre toujours plus digne de mon estime. Mon foible cœur ne fut que trop sensible à ses discours artificieux ; & je ne conservai que la force dont j'avois précisément besoin, pour perséverer dans le refus que je faisois de ses visites, & pour insister sur l'ordre que je lui avois donné de me quitter. Il obéit donc enfin, mais ce fut avec une telle éfufion de tendresse, de prières & de protestations, qu'il me falut quelque tems pour rappeler ma raison. Enfin sa conduite & ma situation comparées ensemble, ne me laissèrent plus douter de l'illégitimité de ses vûes. Je résolus donc de ne plus souffrir ses visites, & je donai ordre en conséquence de lui refuser ma porte s'il se présentoit.

Ma raison applaudissoit à cette résolution ; mais mon cœur s'en plaignoit & murmuroit contre la loi sévère que la prudence m'imposoit. Je savois que j'agissois selon les règles de la vertu, je me flatois que ce sentiment pourroit me rendre plus heureuse ; mais que

je fus trompée dans mes espérances ! J'éprouvois des peines au delà de tout ce que j'avois jamais sentis ou imaginé ; je ne pouvois plus me dissimuler que mon cœur étoit dominé par une passion qu'il me faudroit , ou combattre sans cesse , ou satisfaire aux dépens de ma vertu. Je començai à regarder les richesses come véritablement dignes de nôtre recherche , puisqu'elles m'auroient mise à couvert de toute entreprise téméraire , en me donant des espérances raisonnables de devenir l'épouse du Chevalier ; au lieu que leur privation me rendoit mécontente & malheureuse ; mais j'étois encore plus surprise , plus déconcertée de me trouver dans cet état , puisque jusqu'à ce moment je n'avois rien à me reprocher , & qu'au contraire , toutes mes peines ne procédoient que de mon respect pour les loix de la vertu. Je persévèrai cependant à vouloir essaier quel étoit son pouvoir , & si le bonheur résidoit en elle ; Je pris le parti de m'affermir dans la soumission à ses loix & d'atendre patiemment quels en seroient les fruits ; mais les difficultés que je rencontraï furent plus grandes encore , que toutes celles que j'avois déjà éprouvées.

Le Chevalier étoit trop exercé dans l'art de la séduction , pour être rebuté par un premier refus. Chaque jour il faisoit de nou-

velles tentatives ; il m'écrivoit des lettres remplies des protestations les plus passionnées & des desirs les plus ardens d'obtenir la permission de me voir. En vain je défendois de recevoir ses lettres ; il avoit tant de différentes ruses pour me les faire parvenir , que j'étois engagée à les lire malgré mes résolutions. Toutes les fois que je sortois , je le trouvois sur mes pas , & il ne manquoit pas de se servir de tous les artifices du langage le plus séduisant , pour surprendre mon cœur , aveugler ma raison & réveiller ma sensibilité naturelle. Ma vertu cependant combattoit encore ; mais la paix de mon ame étoit détruite. Quand je me trouvois avec lui , je rassemblais toutes mes forces , & je lui réitérois constamment l'ordre de me quitter. Sa désobéissance alloit mon ressentiment ; & malgré mon cœur , hélas ! trop tendre , j'armoïis mes yeux de colère , & je le traitois avec toute la rigueur que méritoient ses desseins ofensans. Dès que j'étois seule je me plaignois de mon sort ; je murmurois contre le ciel de m'avoir assujettie à des passions, qu'il ne m'avoit pas donné la force de vaincre , & qu'il ne me permettoit pas de satisfaire. Je comparois ma situation avec celle de mon libertin de cousin , dont je n'avois écouté les raisonemens qu'avec horreur , lui qui s'abandonnoit à tout ses desirs , dont la

maison

maison étoit le centre de la joie & des délices, dont le visage étoit toujours riant & le cœur toujours libre & tranquille. Cet homme-là, disois-je, n'est-il pas plus heureux que moi? Et s'il l'est, où est donc l'utilité de la vertu? Ne lui ai-je pas immolé ma fortune & mes amis? Ne lui fais-je pas encore chaque jour le sacrifice de ma passion la plus chère? Où est cependant la récompense que j'en retire? Quelle perspective ai-je en ce monde que la pauvreté, l'humiliation, la douleur? Je m'opose à tous les vœux de mon ame; je combats chacune de mes passions, sans en pouvoir vaincre aucune. Sont-ce donc là les faveurs par lesquelles le ciel distingue ses favoris? Permet-il donc que ses malheureuses créatures soient le jouet du hazard, la proie de la corruption & de la malice? Certainement cela ne peut être. Cependant la condition de l'homme vertueux n'est-elle pas quelquefois pire que celle du vicieux? Et ne l'ai-je pas éprouvé? Je suis très malheureuse, & je ne vois pas que mon sort puisse s'adoucir dans ce monde; cependant il n'y a que des ténèbres éternelles au-delà du tombeau. Mais que dis-je, & pourquoi me plaindre de n'avoir aucun bonheur à attendre? Le plus aimable, le plus généreux de tous les hommes ne me présente-t-il pas tous les plaisirs que l'amour & la fortune peuvent

procurer de concert ? Ne me mettra-t-il pas à l'abri de toutes les insultes qu'un monde orgueilleux fait effuier à la pauvreté ? Sa main libérale ne m'offre-t-elle pas les moyens de me procurer le plus grand & le plus noble de tous les plaisirs ; celui de soulager les êtres semblables à moi, qui sont dans les souffrances ; de changer les pleurs de la détresse en larmes de joie & de reconnaissance , & de répandre le bonheur sur tout ce qui m'environne ? N'est ce pas un état préférable à celui où la vertu m'a placée ? Mais qu'est ce que la vertu ? Le bonheur n'est-il pas le louable objet de la poursuite d'une raison éclairée ? N'est-il donc pas digne de l'homme de le chercher par les moyens les plus probables ? N'ai-je pas eu tort d'accuser la providence de dureté , tandis qu'il n'y a que moi qui suis coupable, en méprisant les faveurs qu'elle m'offre ? Je me suis certainement écartée des sentiers de la vertu , il n'y en a point d'autres , que ceux qui conduisent au bonheur.

La route où j'ai marché jusqu'à présent est pleine d'épines & de ronces , & se termine à une ténébreuse obscurité ; mais j'en découvre une autre semée de fleurs , qui fait briller à mes yeux l'éclat de la prospérité : C'est certainement le sentier de la vertu & la route du bonheur ; c'est vers elle que je dois tourner mes pas. De vains & de chimériques préju-

gés ne doivent point me causer un éfroi capable de m'arêter. En m'acordant une éxistence passagère , le ciel a mis devant moi le bien & le mal : Qu'est ce que le bien , si ce n'est le plaisir ? Quel autre mal y a-t-il , que la peine ? La raison & la nature s'acordent à me faire desirer l'un & éviter l'autre. J'ai cherché le bonheur dans ce qui s'apelle vertu , mais je ne l'y ai pas trouvé ; ce qui s'apelle vertu n'est donc pas la vertu même.

C'est ainsi que mes foibles pensées me jetèrent dans l'abime de l'erreur , & que je m'écartai de tous les principes de la morale, en suivant dans toutes leurs conséquences des principes, qu'on m'avoit présentés come les règles de la vie & les préceptes du bonheur , come les moïens de me soutenir au milieu des tempêtes de l'adversité & d'écouter sans danger les sirènes de la tentation. Dans ce fatal moment de présomption , où seule dans ma chambre je rassemblois tous les argumens qui favorisoient ma passion; où, emportée par mes doutes, je me plongeois de plus en plus dans l'erreur, je vis tout d'un coup à mes pieds le Chevalier , qui s'étoit introduit par surprise , en corrompant mon hôte. Je n'ai pas besoin de décrire ici sa séduisante adresse , & les foibles éforts de cette vertu , qui avoit été soigneusement cultivée dans mon cœur , mais que par un éfort im-

pie, j'avois travaillé à déraciner avec mes faux raisonnemens. Il me fust de dire, que je subis l'humiliation que j'avois si bien méritée; que, dans l'orgueil qui inspiroit ma raison, j'osai acuser de foiblesse & de préjugé cette voix de la conscience, qui m'auroit garantie du péril, si je l'avois écoutée; que mon innocence, mon honneur furent sacrifiés à la passion & au sophisme; que ma philosophie tant vantée & si applaudie, ne m'empêcha point de tomber dans l'abîme de l'infamie, malheur que la religion & l'humilité auroient fait éviter à la plus foible de mon sexe. Je me trouvai en proie depuis ce fatal moment à une nouvelle espèce de tourment: Mon séducteur tâchoit en vain de me réconcilier avec l'avilissement auquel il m'avoit réduite, en me prodiguant les ajustemens les plus beaux & en faisant servir sa fortune à me procurer toutes sortes de plaisirs. Je n'avois plus de goût pour les sentir, & sa magnificence même sembloit insulter à ma disgrâce. En vain tâchois-je de me rapeller les argumens qui m'avoient autrefois convaincue de la légitimité des plaisirs qui m'étoient offerts & du droit que j'avois de suivre mon inclination, la lumière de mon entendement étoit bien obscurcie, mais le sentiment de ma faute vivoit au fond de mon cœur. Mon orgueil & ma délicatesse, si je puis encore me

servir de ces expressions , après la faute que j'avois comise , me faisoient souffrir une mortification & un dégoût insupportables. Chaque fois que je considérois mon avilissement , tous les yeux , jusqu'à ceux de mon triomphant séducteur , sembloient me reprocher ma honte. O comble de misère ! Je sentoie que j'avois mérité le mépris de celui en faveur de qui je m'étois rendue méprisable à moi même. Tel fut l'état de mon ame pendant une année , que j'ai passée dans la maison du Chevalier. Sa passion se soutint dans toute son ardeur pendant environ huit mois , & come je n'avois point d'autre objet , qui attirat mon attention , ni ami , ni parent qui partageat mon attachement , tout l'amour d'un cœur naturellement tendre fut concentré en lui seul. Les premières apparences de son refroidissement n'échaperent pas à des yeux aussi clairvoians que les miens. Je fus alors en proie à tous les tourmens de la jalousie , jusqu'à ce qu'une cruelle certitude tourna mes craintes en réalité. J'appris enfin que mon perfide alloit se marier avec une demoiselle fort riche. Je résolus sur le champ de le quitter , mais il falloit , avant que d'en venir là , que toute l'amertume de mon cœur s'exhalât par des plaintes & par des reproches. Il m'annonça lui même son projet d'un air froid & tranquile. Quoique je fusse prévenue

sur toutes les circonstances de sa perfidie, je me sentis frappée come d'un coup de foudre, & je perdis jusqu'au sentiment de mon malheur. Mais cet anéantissement fut court; la plus vive douleur vint déchirer mon ame. Ah barbare ! m'écriai-je, en laissant échaper un torrent de larmes, étoit ce là ce que tu réservoais à mon amour ? C'étoit donc pour me précipiter dans un abîme de honte & désespoir, que tu cherchois à séduire mon foible cœur, sous les aparences d'une fausse tendresse ! Ingrat, j'ai perdu pour toi cette paix inestimable, que donne l'innocence; j'ai étouffé les cris de la vertu; j'ai bravé le mépris public. Tu me tenois lieu de tout, & de tu m'abandones ! Pour prix de ton bonheur tu me livres à l'infamie, devenue l'opprobre de mon sexe, abandonée de tout l'univers, avilie à mes propres yeux. Ah ! j'ai bien mérité tout les maux que j'éprouve, mais étoit ce à toi de m'en punir ? Malheureux ! Si tu ne crains point les remords qui suivent le crime, crains du moins les fureurs d'une amante outragée & qui n'a plus rien à perdre. Ce discours excita sa rage, & le porta à une insolence, que je n'étois pas faite à supporter, quoique je la méritasse bien. Je lui rendis, avec un mépris qui ne me convenoit plus, tous les vains ornemens & les bijoux qui avoient été la récompense de ma foiblesse, &

j'abandonnai sa maison avec toute la fureur du ressentiment & du désespoir. Je retournai à mon ancien logement ; mais incapable de soutenir le spectacle d'un lieu qui rapelloit chaque circonstance de ma fuite ; honteuse de regarder tous ceux qui m'avoient autrefois vüe innocente ; déchirée au fond du cœur ; espérant quelque soulagement à mes maux en changeant de place , je me mis en chaise de poste à deux heures du matin , & donai l'ordre à mon cocher de me mener aussi loin de la ville qu'il seroit possible d'aller, avant le retour de la nuit, en lui laissant d'ailleurs le choix de la route.

Ma raison & mes sens étoient troublés & confondus pendant mon voiage. Je ne faisois aucune réflexion sur mon sort présent, & je ne formois aucun plan pour l'avenir ! Quand la nuit fut arrivée , mon guide voulut s'arrêter dans une grand vile ; mais je le priai de me mener jusqu'au village prochain. J'entrai dans une petite auberge , & je congédiai mon cocher , sans considérer ce que je deviendrois & si je choisirois ce lieu pour ma demeure. A dire le vrai, je ne faurois rendre compte de mes pensées pendant cet espace de tems ; elles étoient toutes confuses & sans suite : Il faut que ce soit un court accès de phrénésie , dont il ne me reste que des traces imparfaites , qui ait rempli ces

heures là. Je me souviens seulement, que je sortis de mon auberge, dès que je vis paroître le jour, & que je quitai le vilage. Le hazard me conduisit à une allée de saules, qui bordoit une rivière. Après m'y être quelque tems promenée, la fraîcheur de l'air ramina mes sens & réveilla ma raison. Ma mémoire, ma douleur & mon désespoir revinrent ensemble; chèque circonstance de ma vie passée se retraçoit à mon esprit; l'idée de mon infidèle amant & de mon criminel amour tourmentoit mon imagination & déchiroit mon cœur sensible, qui malgré tous les torts de mon séducteur, conservoit encore pour lui la plus vive & la plus tendre affection. Cet atachement sans défiance que j'avois eu pour lui, éfet d'un caractère honnête & doux, augmentoit l'ardeur de mon ressentiment, & mettoit le comble à mon malheur. En vain m'eforçois je de retirer mes idées du triste sujet qui les ocupoit, & de former quelque perspective, qui pût me consoler; celle que j'avois devant moi n'étoit pas moins éfraiante. La pauvreté, acompagnée de l'infamie, gémissante sous la main cruelle de l'opression, & sous les hauteurs de l'insolence, étoient devant mes yeux. Moi qui avois fait la gloire & l'amour de mes parens, qui m'étois vüe aimée, respectée & admirée, je ne pouvois plus me regarder que

comme le rebut du genre humain , l'objet du mépris de tous ceux que j'avois le plus aimés & qui m'avoient le plus chérie ; un objet d'aversion pour moi même ; n'appartenant à personne , exposée aux insultes de tout le monde. Je m'appliquai à rechercher la cause d'un si affreux changement , & à examiner comment j'y avois contribué. Quoique je condamnasse ma conduite à l'égard du Chevalier , je me flatois cependant de la justifier , en me rapellant les réflexions qui lui avoient servi de motifs ; mais autant que mes principes avoient été insuffisans pour me garantir du vice , autant ils étoient impuissans pour me soutenir dans l'adversité. Ma conscience n'avoit pas été éteinte par ces sophismes , qui avoient aveuglé ma raison. Dans cette détresse extrême où je me trouvois , je n'étois soutenüe ni par le sentiment de mon innocence , ni par cette joie extérieure que donne la vertu , ni par l'espoir de la récompense. Soit que je regardasse en arrière ou en avant , tout étoit pour moi confusion , douleur , déchirement , désespoir. J'acusois l'Etre suprême d'injustice de ce qu'il me châtoit par toutes les peines qui marchent à la suite d'une passion satisfaite , puisqu'il ne m'avoit pas donné des forces suffisantes pour lui résister. Non , disois-je , je ne puis plus longtems supporter une existence qui ne

m'offre que des malheurs que je n'ai point mérités : Que ce soit le hazard ou le destin qui gouverne le monde , peu m'importe : Je me jette dans l'anéantissement , qui terminera ma cruelle perspective. Reprends donc , ajoutois je en lançant mes yeux vers le ciel , reprends l'existence que tu ma donnée ! Que cette poussière , dont je suis formée , ne soit plus animée pour souffrir ! En achevant ces paroles , je courus sur les bords de la rivière , & j'allois me précipiter , lorsque les cris d'une personne , qui étoit près de moi , me firent tourner les yeux de son côté. Je fus dans le même instant abordée par un vénérable Ecclésiastique , qui avec des regards où l'on voioit à la fois la terreur , la pitié & la bienveillance , me demanda ce que je voulois faire. Je ne lui répondis rien d'abord ; mais insensiblement la compassion qu'il me montrait , & la tendresse avec laquelle il me parla , adoucirent mon cœur & firent couler mes larmes. „ O Madame , me dit-il , voilà des „ mouvemens plus doux & bien différens de „ ceux qui ont attiré mon attention & qui „ m'ont engagé à vous observer , dans la „ crainte que vous n'eussiez conçu quelque „ funeste dessein ! quelles sont donc les pensées , qui peuvent convertir un visage comme le vôtre en un tableau d'horreur ? Je me promenois ce matin , & je vous ai suivie

„ longtems des yeux ; je vous ai vüe tantôt
„ vous arrêter tout à coup en tordant vos
„ mains ; tantôt précipitant vos pas ; quel-
„ quefois vous promenant lentement , les
„ yeux fixés sur la terre , jusqu'à ce que vous
„ les avés enfin élevés au ciel avec un air qui
„ marquoit plus le désespoir & l'indignation,
„ que la douleur touchante d'une personne qui
„ l'invoque. Dites moi donc , je vous en
„ conjure , ce qui peut être la cause de cet
„ emportement contre vous même , contre
„ la vie , & même contre le ciel. Rapellés
„ vôte raison & vos espérances , & regardés
„ le bonheur que vous avés eu d'avoir été
„ arrêtée dans vôte sinistre projet , come
„ une marque que la miséricorde de Dieu ne
„ s'est pas encore retirée de vous , & come un
„ sujet d'espérer que vous pouvés encore ob-
„ tenir le salut de vôte ame.“ Les pleurs
qui coulèrent de mes yeux me soulagèrent &
me mirent en état de témoigner à ce vénéra-
ble Eclésiastique la reconnoissance dont me
pénétoit l'intèrêt qu'il prenoit à moi. Il y
avoit longtems que je ne conoissois plus la
satisfaction qu'il y a à répandre son cœur.
Je trouvai donc autant de plaisir que de
consolation à l'épancher dans le sein de
mon généreux libérateur , en lui racontant
toutes les circonstances de mon histoire ,
& en lui avouant quelle avoit été la source

de mon égarement. Il frémit des reproches insensés que je faisois à la Providence, & il m'arrêta tout court en disant, qu'il vouloit me conduire auprès d'une personne, qui m'enseigneroit la patience, en m'en donnant l'exemple.

Il me mena ensuite chez lui, & me présenta à sa femme. Elle étoit dans le déclin de la jeunesse, mais d'une pâleur mortelle & d'une maigreur éfraïante. Elle me reçut avec autant de tendresse que d'humanité; elle vit bien que j'étois dans une situation acablante, & sa compassion dévança mes plaintes: Ses regards & le seul ton de sa voix marquoient le plus tendre intérêt, & ses soins pressés caractérisoient cette vraie politesse, cet esprit d'hospitalité, qui n'est pas l'effet de l'art, mais d'une bienveillance intérieure. Tandis qu'elle m'engageoit à prendre quelque nourriture, son mari lui fit un court récit de mon histoire & de l'état où il m'avoit trouvée.

„ Cette pauvre Demoiselle, dit-il, par le vice
 „ de son éducation & de ses principes, voit
 „ toutes choses à travers un nuage, qui les
 „ obscurcit; elle accuse le ciel & déteste son
 „ existence pour des maux qui sont le partage
 „ commun du genre-humain, dans l'état d'é-
 „ preuve où nous sommes tous ici bas. Vous,
 „ ma chère, qui avés plus souffert qu'aucune
 „ des personnes que j'aie jamais conues, vous

35 êtes plus propre que qui que ce soit à la gué-
35 rit de sa coupable impatience, & à la con-
35 vaincre par vôtre expérience, que ce mon-
35 de n'est pas le lieu où le bonheur est le par-
35 tage de la vertu". Je n'ai, Mademoiselle, me
35 dit cette femme charitable, je n'ai sur vous
35 d'autre avantage que celui d'être soutenue
35 par des principes constans; mais cet avan-
35 tage est d'un prix au dessus de toutes cho-
35 ses. Il n'y a que dix jours que j'ai acom-
35 pagné au tombeau mon fils unique, le seul
35 qui me restoit de huit enfans, qui étoient
35 tous également les objets de ma tendresse.
35 Mon cœur n'est pas moins tendre que le
35 vôtre; mes affections ne sont pas moins
35 fortes. Pendant toute l'année qui a pré-
35 cédé la mort de mon fils, j'ai vû le pro-
35 grès fatal de sa maladie, & j'ai été tè-
35 moin des souffrances horribles qu'il a
35 endurées. La pauvreté, ce mal auquel
35 vous avés tant de peine à vous sou-
35 mettre, est venu aussi augmenter le nom-
35 bre de mes maux. Quoique mon mari
35 exerce de toutes les professions la plus ho-
35 norable, son revenu est si médiocre, que
35 mes enfans & moi avons souvent manqué
35 du nécessaire, & quoique ma constitution
35 soit très foible, j'ai été obligée de nourir
35 ma famille du travail de mes mains. Ce
35 n'est pas tout encore, au milieu de toutes

„ ces disgrâces , j'éprouve un tourment con-
 „ tinuel , par le progrès d'un cancer , qui me
 „ donera bientôt la mort. Mes douleurs
 „ pourroient être adoucies par des remèdes
 „ convenables ; mais je n'ai aucun moien de
 „ m'en procurer de tels.“ Finissez ce triste
 récit , m'écriai - je en l'interrompant ; toute
 mon ame succombe à la seule idée de tant de
 souffrances insupportables. Comment les pou-
 vez-vous soutenir ? Pourquoi ne vous vois-
 je pas , dans un désespoir semblable au mien,
 renoncer à votre existence , & mettre fin à
 vos tourmens ? Mais sur tout dites - moi com-
 ment vous pouvez conserver , au milieu
 d'une misère si compliquée , cette apparence
 de gaieté & de sérénité , qui brille si clairement
 dans votre contenance , qui anime tous vos
 regards & tous vos mouvemens ? „ C'est
 „ dans mon cœur , me répondit cette ver-
 „ tueuse femme , que je sens la joie & la séré-
 „ nité : Mon esprit non seulement est calme,
 „ mais j'éprouve souvent les plus douces
 „ émotions que l'espérance puisse donner.“
 D'où tirez-vous , lui repliquai - je , cet art
 merveilleux de faire sortir la joie du sein de
 la misère , & les consolations du milieu de
 toutes les horreurs , de la peine , de la dou-
 leur , de la pauvreté , de la mort ?

Elle réfléchit un moment , puis étant en-
 trée dans son cabinet , elle apporta un livre

qu'elle me remit. „Voilà, dit-elle, où j'ai
„ appris ce grand art : Ce livre m'assure que
„ mes afflictions passagères ne font qu'un
„ moyen de me préparer à un bonheur éter-
„ nel & inconcevable : Ce bonheur est près
„ de moi ; ce court espace de vie qui me reste
„ ne me paroît qu'un point, au delà duquel
„ s'ouvre à mes yeux la glorieuse perspective
„ de l'immortalité. Soutenue par de si nobles
„ espérances, comment pourrois je me laisser
„ abatre par mes maux ? “ Tandis qu'elle
parloit, ses yeux brilloient d'un nouveau feu,
& toute sa physionomie étoit animée d'une
joie céleste. Je fus aussi frappée du ton & de
l'air dont elle m'avoit parlé, que des paroles
même que je venois d'entendre. Je résolus
d'examiner une religion capable de produire
des effets, qu'on ne pouvoit attribuer au hazard
ou à l'erreur. Ce couple obligeant me pressa
avec une bonté si naturelle, d'agréer une re-
traite dans leur humble demeure, jusqu'à ce
que j'eusse pû disposer convenablement de
moi, que j'acceptai leur offre. C'est là, qu'avec
les secours de ce respectable Eclésiastique, qui
est un homme simple, sensible & véritable-
ment pieux, j'ai étudié l'Écriture sainte ; &
après avoir lû ce livre sublime avec candeur
& avec attention, j'ai trouvé les preuves de
sa sainteté en lui-même. L'excellence de ses
préceptes, la consistance de sa doctrine, les

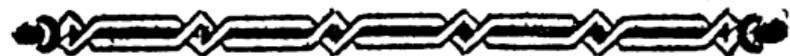
glorieux motifs & les puissans encourage-
mens qu'il fournit à la vertu , soutenus de
l'exemple frappant de leur salutaire efficacité,
que j'avois sous les yeux, ne m'ont plus laissé
de doute sur sa révélation divine.

Pendant mon séjour dans la cure que j'ha-
bitois, j'ai été témoin de la mort héroïque &
trionphante de ma chère bienfaitrice. Je l'ai
vu réunir à une douceur & à une tendresse,
qui surpassoient celles des femmes qui en ont
le plus, une intrépidité plus grande que celle
des Philosophes les plus fermes & des héros
les plus courageux. Il n'étoit point de dou-
leur, qui put ébranler la constance de son
ame, ni de peine assés longue pour épuiser sa
patience. La mort étoit pour elle un objet
d'espérance, & non pas d'horreur. Quand je
lui entendis pousser son dernier soupir avec
action de graces , & que je vis le souris de
l'extase régner encore sur ses lèvres éteintes ,
au moment où elle alloit abandonner la vie,
je ne pû m'empêcher de m'écrier dans ce beau
langage , que je venois d'apprendre de l'Ec-
riture sainte : O mort ! où est ton aiguillon ?
O sépulcre ! où est ta victoire ?

Me voilà à-présent sur le point de quitter
mon excellent bienfaiteur , & de gagner ma
vie au service d'une Dame du voisinage , à
laquelle il m'a recomandé. L'état de servitu-
de auquel je ne pouvois autrefois me résoudre,
dre,

dre, n'a plus rien qui m'épouvante. La religion chrétienne a subjugué l'orgueil, qui me faisoit regarder cette situation come abjecte, quoique la Philosophie eût en vain tenté d'en venir à bout. Come pénitente, je me soumetts volontiers à l'humiliation de mon état; mais come chrétienne je me sens supérieure à toutes les humiliations de la vie, excepté à celles qui naissent du sentiment de nos fautes. Ainsi les nouveaux sentimens dont mon ame est pénétrée l'ont remplie d'une paix & d'une joie que le monde ne peut ni me donner ni me ravir. Que ceux qui ont mis leur confiance en lui & en eux mêmes aprennent de moi cette vérité, que je dois à l'expérience, savoir, que si la peine marche sans cesse à côté du vice, elle est souvent aussi la compagne de la vertu, qui même ne peut être constamment heureuse dans cette vie, que par l'espérance & le pressentiment du bonheur qui l'attend au delà.





PREMIER DIALOGUE

Traduit d'un vieux manuscrit latin.

TOLLATIUS *Philosophe.* CORNION *Berger.*

CORNION. N'êtes vous pas le Seigneur Tollatius?

TOLLATIUS. C'est moi-même. Que souhaitez vous ?

CORNION. On m'a dit que quoique petit, vous étiez un grand Philosophe. Est-ce vrai ?

TOLLATIUS. Si nous ne le fomes pas, nous travaillons au moins à le devenir.

CORNION. Vous travaillés encore pour cela ! N'en savés vous pas assez ?

TOLLATIUS. On ne sauroit trop acquérir de connoissances, parce que la plupart devenant communes, il est important de s'élever par l'étude au dessus du vulgaire.

CORNION. Vous en savés sûrement de reste, pour me rendre raison de ce que je vais vous demander.

TOLLATIUS. Il faut voir, Pamé, si la chose se peut.

CORNION. Mon emploi de principal Berger m'oblige à passer les nuits de la belle saison dans les prairies, pour veiller exactement

aux troupeaux, qui me sont confiés. J'examine toujours, avec attention, le ciel & surtout les étoiles. Je conois fort bien les tems de leurs absences & de leurs retours; mais j'avoüe qu'à l'égard du soleil, malgré toute sa lumière, je n'y vois goutte.

TOLLATIUS. Voilà en éfet un grand malheur pour l'état.

CORNION. N'en riez pas s'il vous plait. J'ai demandé plusieurs fois à l'Augure, qui ordone les sacrifices des Faunes, ce que c'étoit que le soleil.

TOLLATIUS. Que vous a-t-il répondu?

CORNION. Il m'a répondu que le soleil étoit une masse enflammée, pour le moins aussi grande que la Sicile. Ne s'est-il point moqué de moi?

TOLLATIUS. A quelques toises de plus ou de moins, il a dit vrai. Ces choses là ne peuvent pas se mesurer come une petite pièce de terre.

CORNION. Je lui ai demandé ensuite comment le soleil faisoit pour nous doner de la chaleur, tantôt plus, tantôt moins; & si cela dépendoit de son caprice.

TOLLATIUS. Que vous a-t-il répondu?

CORNION. Il m'a répondu, que les raions qu'il darde continuellement venant à rencontrer la masse d'air épais, qui couvre la terre, il en faisoit tourner avec violence les

atomes & les cro-cro-corpuscules , avec une activité pareille à celle d'une rouë , que l'on met avec force en mouvement : Ce qui étoit la cause que l'air en s'échauffant nous communiquoit sa qualité : Que plus ces raions tomboient droitement sur nous , & plus le mouvement étoit violent : Que le plus ou le moins de droiture faisoit la différence des saisons. Puis-je compter là dessus ?

TOLLATIUS. Je vous en réponds ! Trouble ! votre Augure en fait plus long qu'on ne croit. Il entend la matière en habile homme. Vous pouvés vous y fier.

CORNION. Je lui ai demandé ensuite , par où le soleil qui se lève d'un côté , & qui se couche de l'autre , peut passer pour revenir le lendemain matin se lever , à peu près , au même endroit d'où il étoit parti le jour précédent.

TOLLATIUS. Que vous a-t-il répondu ?

CORNION. Il m'a répondu , que cela ne se disoit pas. Que j'étois trop curieux. Que je ferois mieux de m'en tenir à la garde de mes troupeaux : Ce qui me fait croire qu'il ne fait pas lui-même la raison de cela.

TOLLATIUS. Il est certain que la curiosité est un vice , quand on la pousse trop loin.

CORNION. Je compte pourtant que vous m'expliquerez ce que nôtre Augure n'a pas su faire. Ce que lui même m'a dit de vous ,

me fait croire qu'il ne vous fera pas bien difficile de me contenter.

TOLLATIUS. Savez vous bien, l'ami, que cêtte question tient à la plus haute philosophie ?

CORNION. Qu'elle tienne où elle voudra ; si vous savez ce que c'est , il ne vous en coûtera que la peine de me le dire.

TOLLATIUS. Vous croiez donc que cela se jette au moule ?

CORNION. Il ne s'agit pas ici de moule. Il ne faut seulement que faire passer vôt're explication de vôt're entendement dans le mien.

TOLLATIUS. Cet animal m'embarasse furieusement ! Que je donerois , avec plaisir , quelque chose de bon , que quelqu'un vint nous interrompre !

CORNION. Vous rêvez bien long - tems. N'alez pas , au moins , vous servir de termes que je ne puisse pas entendre.

TOLLATIUS. Voilà la grande difficulté. J'ai besoin pour cela de me recueillir. Laissez moi quelques momens tranquile.

CORNION. Dépêchez vous donc , car je suis pressé. Il faut que je m'en retourne au plûtôt. Si vous pouvez me satisfaire , je vous apporterai demain un chevreau tout branlant de graisse.

TOLLATIUS. Que ne fusse-tu tout bran-

lant de fièvre quarte ! Tachons pourtant de nous débarasser de cet importun , qui ne manqueroit pas de nous décrier , si je demeuroidis court. Vous souhaitez de savoir comment le soleil , après qu'il est couché , revient à son lever ?

CORNION. C'est cela même.

TOLLATIUS. Suposés que vous partiez d'ici pour Rome , n'est-il pas vrai que vous en pouvez revenir , ensuite y retourner de nouveau ?

CORNION. Il n'y a pas le mot à redire à cela.

TOLLATIUS. Hé bien , le soleil fait de même , il va , revient & retourne.

CORNION. Il va , revient & retourne ! Il me semble que je vous entens. Il me reste pourtant un scrupule qui me chifone.

TOLLATIUS. Quel est donc ce scrupule , nôtre ami ?

CORNION. C'est que si le soleil revenoit sur ses pas , on ne sauroit manquer de le voir , je ne l'ai pourtant jamais vû revenir , ni personne que je sache.

TOLLATIUS. La peste du manant ! Il me fera tourner la cervelle ! Si quelque malin railleur me surprenoit ici , je serois infailiblement timpanisé. Tirons nous de ce pas le mieux que nous pourons.

CORNION. Répondez-moi donc , je vous supplie.

TOLLATIUS. Attendez. Que lui dirai-je ?
 Ah ! j'y suis. Oui , c'est cela. Ecoutez bien ce que je vai vous dire. Quand le soleil est couché & qu'il revient sur ses pas, il fait nuit. Or vous savez , par expérience , que de nuit on ne peut pas distinguer les objets les plus près ; à plus forte raison ceux qui sont très éloignés. Voilà pourquoi on ne voit pas le soleil , lorsque de son coucher , il revient à l'endroit de son lever. M'entendez - vous à présent ?

CORNION. A merveille. En éfet le soleil revenant de nuit ne sauroit-êre aperçû , car on n'y voit goutte. Cela est si clair qu'il faute aux yeux.

TOLLATIUS. Hé bien , nôtre ami , vous voilà content ?

CORNION. Autant qu'on peut l'être. Mais il me reste encore un petit scrupule.

TOLLATIUS. Au diantre soit le vêtilleux ! Quel est donc ce scrupule ?

CORNION. C'est que lorsque la lune passe de nuit on la voit fort bien ; pourquoi ne verroit-on pas aussi le soleil ?

TOLLATIUS. En voici bien d'une autre ! Que la peste te crève , maudit raisonneur !

CORNION. Vous pouvez fort bien me dire la cause de cette différence.

TOLLATIUS. Mais cette différence est fondée sur de très bones raisons.

CORNION. Si vous trouvez ces raisons très bones, vous devez les favoir. Dites les moi, je vous en prie, je m'en retournerai satisfait.

TOLLATIUS. N'avez vous pas remarqué, qu'il y a plusieurs nuits dans le mois, que la lune ne paroît point? Où croiez vous qu'elle soit dans ce tems là?

CORNION. Je ne m'en suis jamais embarrassé! Peut être qu'elle court la pretontaine.

TOLLATIUS. Point du tout, c'est qu'elle passe de jour. Mais elle se cache, parce qu'ainsi qu'une coquette, elle aime à briller uniquement.

CORNION. Le soleil auroit-il aussi la même vanité?

TOLLATIUS. Il en est bien éloigné. Mais il agit de même que les maris complaisans, qui se retirent modestement, pour laisser briller leurs épouses, en toute liberté, avec leurs amis. L'éfet, dans cette occasion, démontre clairement la cause.

CORNION. La lune se cache de jour pour briller seule de nuit, come une coquette. Le soleil se retire alors pour la laisser en liberté. L'éfet démontre la cause. Voilà donc le nœud de l'afaire. Cela est admirable! J'en suis très satisfait. Oh! que je vais me jouer de nôtre Augure! Comptez sur le chevreau que je vous ai promis: Vous en serez content.

TOLLATIUS. Je vous dispense de me l'apporter. C'est pour la gloire que je travaille & non pour l'intérêt. Puissant JUPITER! veuille à jamais me préserver de la rencontre des CURIEUX de cette espèce!

L'original latin est beaucoup plus long. On s'est contenté de prendre l'essentiel de la pièce. Il paroît que l'auteur a voulu rire aux dépens de ceux qui se piquent de parler de tout, sans avoir rien approfondi, ne sont que les ECHOS des opinions triviales. Le second Dialogue semble autoriser cette idée. Il est moins plaisant que celui ci, mais plus moral. Ce n'est cependant pas de cette morale qui, de tout tems, eut le droit d'endormir le Lecteur.

G. M.



LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE des Philosophes modernes, avec leurs Portraits, gravés dans le goût du craïon, d'après les desseins des plus grands Peintres &c. A Paris chez BRUNET, Imprimeur de l'Académie Française.

Le premier Vol. de cet ouvrage, anoncé dès le commencement de l'année dernière, paroît actuellement en deux formats in 4to. & in 12. L'on y trouve d'abord une préface, dans laquelle on expose le plan de toute

Histoire des Philosophes modernes. Elle est suivie d'un discours préliminaire, qui contient une histoire abrégée de la métaphisique, son objet & ses avantages. On justifie le choix qu'on a fait des Méthaphisiciens, dont les histoires sont dans ce volume. Ces Méthaphisiciens sont ERASME, HOBBS, NICOLE, LOCKE, SPINOSA, MALEBRANCHE, BAYLE, ABBADIE, CLARCKE & COLLINS. On y trouve leurs vies, leurs caractères, leurs mœurs & un précis de leurs ouvrages & de leurs controverses, suivis de leurs systèmes sur la métaphisique. Ces systèmes forment une espèce de cours de métaphisique, qui comprend les parties essentielles de cette science, dont on donne les principes & les règles. On peut réduire ces parties à ces points principaux 1°. L'analyse de l'homme, de ses passions & de ses écarts, considéré soit en particulier, soit en société. 2°. La nature & les facultés de l'esprit humain; l'origine, le progrès & l'étendue de ses connoissances. 3°. L'art de penser & de raisonner, & de diriger toutes les opérations de l'esprit. 4°. L'usage de la raison dans tous les événemens de la vie. 5°. L'art de conoitre la vérité, en évitant les illusions & les erreurs auxquelles l'homme est sujet, dans la recherche qu'il en fait. 6°. Enfin la nature & les attributs du Créateur, & ceux des êtres en général.

Quant aux portraits, qui enrichissent cet ouvrage, ils sont dessinés avec beaucoup d'exactitude, d'après les originaux les plus authentiques. On les a gravés dans le goût du craïon, parce que cette gravure rend mieux l'esprit du dessein & celui des originaux, que la gravure ordinaire, & que la ressemblance en est plus parfaite. Ces portraits auront de plus l'avantage de pouvoir servir de modèles aux personnes qui voudront apprendre à dessiner.

P OESIES DIVERSES &c. in 4^{to} I vol. orné de vignettes & d'estampes, chez Jean NEAULME, Libraire à Berlin & à Amsterdam.

Cet ouvrage seroit le même que celui imprimé furtivement en France & en Hollande, sous le titre d'*Oeuvres du Philosophe de Sans-Souci*, si la malignité de l'Auteur de ces éditions clandestines n'eut extrêmement falsifié le manuscrit. Plusieurs endroits en ont été supprimés; beaucoup d'autres ont été tronqués, & il y a quantité d'ajonctions, totalement étrangères à l'illustre Auteur auquel on les attribue, & également vicieuses par l'expression, & par le sens qu'elles présentent. Le public verra sans doute avec plaisir une édition authentique & avouée de cet ouvrage; C'est ce que le Sr. NEAULME promet de donner incessamment, dans la plus scrupuleuse vérité & dans la plus exacte correction.



AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

COME j'aime affés à badiner, quelques uns de mes amis voulant se divertir à mes dépens, me firent rendre les vers suivans, croiant que je les leur montrerois, & se faisant un plaisir de me voir intriguer pour découvrir d'où ils venoient. Aiant d'abord reconu l'auteur au stile, & jugeant sur quelques indices, quelle étoit la Demoiselle qui les avoit copiés, j'en fis voir l'écriture à un expert, qui la reconut aussi-tôt, & m'e confirma que je ne m'étois point trompé dans ma conjecture. Sur cela je composai la réponse ci-jointe, & emploiai deux personnes, l'une pour la copier & l'autre pour mettre l'adresse à ma lettre, que je lui fis tenir d'une autre ville, pour avoir le plaisir de l'intriguer à mon tour & de lui rendre, come dit la FONTAINE, *Fèves pour choux, & pain bis pour fouace.* Je vous prie d'insérer cette lettre & les vers dans vôtre Journal, & de me croire, &c.

GENEVE

L**

L*, ton charmant caractère

Me réjouit infiniment.

Tu n'as point cette humeur sévère

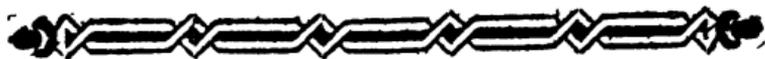
Dont se glorifie un Pédant.
On remarque la politesse ,
Le bon goût , & l'enjouement ,
Le badinage , & la fageffe ,
Chez toi briller également.
Ta muse agréable & légère
Chatouille & n'égratigne pas :
Accepte moi pour ta Bergère ,
Je t'aimerai jusqu'au trépas.
Ton goût décidé pour les filles
Me flatte d'un succès heureux :
Tes exploits , dont l'histoire brille ,
Satisferont bientôt mes vœux.
Viens , cher L . . , sans plus attendre ,
Recevoir le prix glorieux
Que la maitresse la plus tendre ,
Prépare à ton cœur généreux.
Je voudrais que ma foible lyre
Pût te toucher par ses accens.
Mais , hélas , que pourrai-je dire ,
Qui t'exprime ce que je sens !
Mon cœur rempli de ton mérite
Ne pense jour & nuit qu'à toi :
Quoique ma vertu s'en irrite ,
L'amour te rend maître de moi.
Reçois cher L . . les prémices ,
Et de ma muse & de mon cœur.
J'en conois tout le sacrifice ;
Mais je couronne mon vainqueur.



R E P O N S E.

BELLE AGLÆ , comment répondre ,
 A l'excès de vôtre bonté ?
 Vôtre lettre a scû me confondre,
 Et j'en suis pourtant enchanté.
 Vous voulés être ma Bergere ;
 Quel bonheur au mien est égal !
 Jamais vous ne serés legère ,
 Eussé-je un Dieu pour mon rival.
 Qu'un aveu de cette nature ,
 Belle AGLÆ , m'est glorieux !
 Je cesse d'être ctéature ,
 Vous m'élevés au rang des Dieux.
 Avec quelle reconnoissance ,
 N'accepté-je point vôtre cœur !
 Un présent de cette importance ,
 Me met au comble du bonheur.
 Vous voulés être ma Bergère ,
 Je veux être votre Berger !
 On vetroit s'écrouler la terre ,
 Plutôt que de me voir changer.
 Oui , je vous consacre ma vie ;
 Je vous chéris uniquement :
 Mon amé vous est asservie ,
 Jusques à mon dernier moment.
 Mais daignés vous faire conoître ,
 Afin qu'à vous je puisse aller.
 Si vous ne voules point paroître ,

AGLA, pourquoi m'appeller ?
 Quand PSYCHE, du Dieu de CYTHÈRE,
 Eut mérité le tendre amour,
 Ce Dieu, se plaifant au myftère,
 Ne vouloit pas paroître au jour.
 Aiant même d'élicateffe,
 J'ai lieu de me représenter,
 Que vous êtes une Déesse,
 Puisque vous voulés l'imiter.
 La beauté de vôtre genie,
 De vos vers l'agréable fon,
 Leurs agrements, leur harmonie,
 Me confirment dans ce foupçon.
 Oui, vous êtes une immortelle,
 Vôtre esprit décèle le fait :
 Il est clair qu'une ame fi belle,
 Est jointe au corps le plus parfait.
 Daignés éxaucer ma prière,
 En vous faifant voir à mes yeux :
 Ma joie alors rendue entière,
 Je vous en chérirai bien mieux.



E N I G M E.

L'HOMME nait avec moi ; fans lui je ne fuis rien.
 A la ville, à la cour, je fuis tres néceffaire,
 Et l'on fe fert de moi dans mainte & mainte affaire,
 De laquelle fouvent je fais tout le foutien.
L'habile magiftrat, le fage miniftère

Le clergé, le public ont tous recours à moi ;

Tout l'univers enfin se range sous ma loi.

L'amant prudent, l'amant sincère

N'auroit pas raison à Cithère,

S'il ne reconnoissoit mon immuable loi.

Le mot de l'Enigme du mois dernier est
DESIR.



T A B L E.

E SSAI sur ces paroles du livre des Psaumes, L'ÉTERNEL REGNE.	P. 331
Lettre sur la traduction en vers de quelques passages choisis de l'Écriture sainte.	345
Essai sur ce sujet académique, la candeur & la franchise sont comunément plus utiles, dans le maniement des affaires, que la ruse & la dissimulation.	355
Essai sur les louanges.	363
Second extrait de la réponse de Dancourt à M. Rousseau.	371
Miss Granditsch, histoire angloise.	386
Premier dialogue traduit d'un vieux ma- nuscrit latin.	426
Livres nouveaux.	433
Aux Editeurs avec une Épître de Mme Demoiselle à un Cavalier, & sa réponse du Cavalier à la Demoiselle.	436
Enigme.	439





